



HAL
open science

”Celui qui croyait au ciel et celui qui n’y croyait pas ...”

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet. ”Celui qui croyait au ciel et celui qui n’y croyait pas ...”. Édition critique: ”Recherches Croisées Elsa Triolet/Aragon” n° 4, pp.221-290, 1992, Les Annales littéraires de l’Université de Besançon n° 472. hal-03147484

HAL Id: hal-03147484

<https://hal.science/hal-03147484>

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Celui qui croyait au ciel et celui qui n’y croyait pas...

Corinne GRENOUILLET, Université de Franche-Comté

En 1942, la diffusion des *Cahiers du Rhône* dans la France occupée marqua l’orée d’un renouveau poétique lié à la célébration de la patrie et de ses traditions nationales. À l’origine de cette collection, l’extraordinaire dynamisme d’un intellectuel suisse romand : Albert Béguin, et sa collaboration avec un éditeur neuchâtelois : Hermann Hauser des éditions de La Baconnière (Boudry).

Dans la collection des *Cahiers du Rhône* qui avait pour devise celle de Jeanne d’Arc : “Dieu premier servy”, Aragon publia deux textes majeurs des années sombres : *Les Yeux d’Elsa* et *Brocéliande*. Comment Aragon le communiste fut-il amené à travailler avec Albert Béguin, catholique récemment converti, amateur de la poésie de Péguy et futur directeur de la revue *Esprit* ? La découverte de vingt-trois lettres inédites d’Aragon à Albert Béguin, au Fonds Albert Béguin à La Chaux-de-Fonds (Bibliothèque municipale, 33 rue du Progrès), et leur publication ci-après, permettront de dévoiler les relations qui, au-delà des divergences idéologiques de surface, ont uni pour un temps celui qui croyait au ciel et celui qui n’y croyait pas.

L’intérêt de publier une correspondance d’un écrivain avec son éditeur, s’il réside tout d’abord dans l’apport d’informations ponctuelles, de faits anecdotiques ou d’éléments biographiques, peut contribuer, nous l’espérons, à l’étude du “champ littéraire” au sein duquel se déroulent des luttes, aux enjeux essentiellement symboliques, pour la reconnaissance intellectuelle et artistique ou pour la définition même de la littérature et de son rôle¹. Par-delà les relations entre deux hommes, c’est aussi la mise en place d’un réseau intellectuel qui se dessine sous nos yeux et c’est une partie du champ de la “littérature de la Résistance” qui se profile.

Le récit chronologique de la rencontre entre les deux hommes en 1921, de leur collaboration aux *Cahiers du Rhône* en 1942, de l’accueil réservé à la collection, ainsi que des circonstances de la rupture en 1949 nous a paru préférable à la publication des lettres alourdies d’un dispendieux appareil de notes². Au fil de ce

1. Pour la notion de “champ littéraire”, voir les travaux de Pierre Bourdieu et notamment le numéro 89 des *Actes de la Recherche en sciences sociales*, septembre 1991.

2. Sauf mention contraire (lettres II, XII et XXIV), toutes les lettres sont de la plume d’Aragon, et destinées à Albert Béguin. Les dates incomplètes ou absentes, restituées d’après le

parcours intégrant les lettres, une partie des noms propres et allusions seront éclaircis même si quelques points doivent hélas rester dans l'ombre : Aragon n'a pas conservé les lettres de Béguin (sauf une, la dernière) et la correspondance publiée ici est une correspondance à sens unique, dont le lecteur doit aujourd'hui reconstituer la moitié disparue.

1921 : la rencontre avec le paysan de Paris.

Dans une interview par André Alter parue dans un numéro d'*Esprit* qui lui était entièrement consacré en décembre 1958, Albert Béguin a évoqué sa rencontre, au début des années 20, avec le surréalisme et avec Aragon, rencontre qui suivait de près la découverte et la lecture passionnée d'*Anicet* :

[mon expérience surréaliste] avait commencé par des lectures quand j'avais 17, 18 ans : les premiers numéros de la NRF d'après la guerre, quand la NRF avait repris si glorieusement, nous avaient apporté des textes, tel le premier chapitre d'*Anicet*, d'Aragon et aussitôt j'avais, comme un enfant, écrit à Aragon avec un peu de tremblement et il m'avait répondu d'une façon charmante¹.

Dans le même numéro d'*Esprit*, un texte inédit de Béguin, « Visages et rencontre – L. A., 1920 », relate sa première visite dans la capitale, où Aragon lui servit de guide :

j'avais pris rendez-vous avec L.A. qui, rentré lui-même d'Angleterre ce matin-là, m'attendait à la Gare d'Orsay [...] Signe de ralliement : un numéro de la NRF, bien entendu. C'est ainsi que je découvris Paris selon un itinéraire subversif, je veux dire exactement contraire à celui des touristes munis d'un guide ou de conseils avisés. Du premier coup d'œil, L.A. avait pris sans doute la mesure de ma candeur et, n'espérant pas de nos entretiens un meilleur fruit, il avait choisi de se divertir non pas tout à fait à mes dépens mais en me jetant d'étonnement en surprise [...]

Ce que je revois le plus nettement, c'est lui, sa haute taille souple, l'élégance de ses gestes, les bras sans cesse en mouvement, un peu en retrait du torse, et le fin profil déjà dur, le regard aigu, fier, non sans

contenu, figurent en tête entre crochets carrés. Nous avons harmonisé la typographie des titres d'œuvres ou de poèmes, corrigé quelques fautes d'orthographe, normalisé la ponctuation et pris le parti de développer les noms propres qu'Aragon abrège (ex. : « *Gaston Gall*[imard] »).

1. « Entretien avec Albert Béguin », *Esprit*, n° 268, décembre 1958, p. 757. Toutes les références notées *Esprit* renverront désormais à ce numéro.

inquiétude. Un grand seigneur, pensais-je, terrassé par la timidité devant ce grand garçon, de bien peu mon aîné, qui possédait la clef des mystères parisiens et s'amusait à m'ouvrir quelques portes en ménageant de savants contrastes. J'étais bien loin de comprendre son intention, et il m'a fallu y repenser beaucoup plus tard pour admirer qu'il eût allié envers un jeune nigaud tant de patience à un jeu si cruel.

(*Esprit*, p. 766)

C'était une promenade bien singulière sous cette conduite : j'ai vu de petits cafés, une exposition de peinture dadaïste – jusque-là j'avais vu des reproductions de Léonard de Vinci, j'étais un gosse de 19 ans élevé en province – j'ai entendu Satie au piano dans une répétition du Groupe des Six ; Aragon m'expliqua Freud, Einstein. Tout cela était absolument nouveau pour moi. Je suis arrivé le soir chez un ami qui m'attendait ne sachant plus si je marchais sur les pieds ou sur les mains.

(*Esprit*, p. 757)

Quel itinéraire avait donc conduit ce jeune jurassien de la paisible cité horlogère de La Chaux-de-Fonds au cœur de la capitale française où le dadaïsme venait juste d'éclorre ? En 1920, Albert Béguin avait quitté sa famille et La Chaux-de-Fonds pour entrer à la Faculté des Lettres de Genève, section classique : ce fut pour lui un choc de découvrir une ville culturelle et cosmopolite à la hauteur de son ambition et de sa soif de connaître. Ce "jeune nigaud" élevé en province avait déjà une culture littéraire énorme : un carnet conservé dans ses archives indique six cents titres de livres lus entre dix-sept et dix-neuf ans... Il avait lu *Feu de joie*, sitôt après sa parution en décembre 1919. À peine sorti de l'adolescence, Albert Béguin était donc singulièrement au fait des mouvements littéraires de son époque.

Les années de formation d'Albert Béguin et "Belles-Lettres".

Sur les années de formation d'Albert Béguin comme sur son itinéraire intellectuel, nous sommes désormais bien renseignés grâce aux travaux de son biographe et exégète Pierre Grotzer¹. Une étape fondamentale de son évolution est son adhésion à "Belles-Lettres", société d'étudiants genevois de vieille souche dans le pays romand ; quoique issue d'une tradition para-militaire germanique (début du XIX^e siècle), Belles-Lettres contribua à la formation même d'un certain

1. Nous devons l'essentiel des informations touchant à la biographie et à l'itinéraire intellectuel d'Albert Béguin aux deux ouvrages minutieux et indispensables que Pierre GROTZER lui a consacrés : *Existence et destinée d'Albert Béguin*, Neuchâtel, La Baconnière, 1977 (désormais : *Existence*) et *Albert Béguin ou la passion des autres*, Neuchâtel, La Baconnière, 1977.

esprit romand, très éloigné de celui qui animait alors les sociétés d'étudiants suisses alémaniques. Il y régnait un certain goût de la farce et du non-conformisme, autant que du beau langage et de la littérature :

L'esprit Belles-Lettres consiste en beaucoup de choses. Il est fait de ceci, et de cela, de jeunesse, d'enthousiasme et d'illusion, de croyance et de caprice, de grâce ailée et de verve légère. Je m'imagine qu'il est surtout fait de gaieté

déclarait Philippe Monnier en 1907, à l'occasion du centenaire de la société¹ ; il poursuivait :

L'esprit Belles-Lettres [...] est aussi fait de fantaisie. Considère ces fils à la coiffe verte [...] Ils ruent prestement dans les brancards, ils aiment à casser les vitres du préjugé et mettre sur les dents la théorie [...] prétendant simplement demeurer fidèle au verbe et aux mœurs de son pays, l'esprit Belles-Lettres offre cette particularité qu'il n'est d'aucune utilité immédiate.

Belles-Lettres disposa dès son origine d'une revue, *La Revue de Belles-Lettres*, où Albert Béguin publia ses premiers travaux après son admission chez les bérêts verts. Puis il devint secrétaire de la section genevoise de Belles-Lettres durant le semestre d'hiver 1921-1922 (avant de présider l'association au printemps 1923). La société, qui organisait des conférences publiques, accueillit à Genève des personnalités telles que Jules Romains en automne 1919, Jacques Rivière en 1920 puis en mars 1923, Albert Thibaudet en 1920, Cocteau en décembre 1921, Valéry en 1922.

C'est donc dans ce cadre intellectuel bien spécifique que prend place la première lettre d'Aragon à Albert Béguin, qu'on peut dater, selon toute probabilité, de 1921, entre février et août (cf. « *J'ai vraiment vingt-trois ans* » – Aragon est né le 3 octobre 1897), puisqu'il y est question d'un « *petit livre* » qui ne peut être qu'*Anicet*, livre chéri par Béguin et ses amis de Belles-Lettres et qui parut en février 1921.

À cette époque, Louis Aragon avait très peu publié et ne devait être connu que d'un petit nombre d'initiés, les lecteurs attentifs de la *NRF*. *Anicet* connut toutefois une réception assez flatteuse, qui ressemblait à une première consécration. À défaut d'une biographie plus précise, quelques repères

1. Dans un texte intitulé « Comment François parla à la pointe de l'île », cité par René MARTI, *Tables générales de la Revue de Belles-Lettres, première partie, 1864-1915*, Neuchâtel [chez l'auteur], 1972, IX f., multigraphié [Trav. diplôme Association des Bibliothécaires suisses].

chronologiques¹ broseront le paysage littéraire dans lequel s'inscrit la rencontre entre le poète et Albert Béguin : Aragon avait publié son premier poème « Soifs de l'Ouest » dans la revue *Nord-Sud* en mars 1918, avant son départ pour le front. Un an plus tard, le premier numéro de *Littérature* avait paru (mars 1919), animé par le trio Soupault-Breton-Aragon. Depuis l'arrivée de Tristan Tzara à Paris en janvier 1920, soufflait sur la capitale le vent subversif du dadaïsme. Au cours des années 1920 et 1921 se succédèrent des manifestations publiques, conférences, distributions de tracts ou procès, dont le célèbre procès Barrès, où Aragon et Soupault furent commis à la défense (13 mai 1921). La distance que le groupe prit avec Dada n'intervint qu'à l'automne 1921. Jusqu'à cette date, Aragon était étudiant en médecine, vivant à Neuilly, chez sa mère, Marguerite Toucas. D'après la biographie de Pierre Daix², il devait abandonner ses études médicales et quitter la maison maternelle à la fin de l'année 1921. Édouard Ruiz, pour sa part, indique qu'Aragon échoua au deuxième examen de doctorat en janvier 1922 et qu'en été de la même année, il passa ses vacances au Tyrol en compagnie de sa famille.

♦ [début août 1921]

I

12 Rue St Pierre, Neuilly s/Seine – SEINE

Croyez, cher Monsieur, que votre proposition m'honore, mais aussi qu'elle me surprend. Sans doute n'avez-vous sur moi-même d'autre renseignement que ce livre pour lequel vous vous montrez trop bon³. Mais j'ai vraiment vingt-trois ans ; je ne saurais dire mieux. Par ailleurs je suis comme vous un étudiant, et comme la plupart des étudiants sans ressources de temps ni d'argent. Tout cela contribue très peu à faire de moi un commis-voyageur en paroles. La plupart de mes amis est logée à la même enseigne ; toutefois si vous voulez écrire à mon ami André Breton (Hôtel des Écoles, rue Delambre, PARIS), c'est, je crois, le seul représentant de notre génération qui ait quelque autorité pour parler de ce qui a pu tenir à cœur à quelques-uns d'entre nous, et cela même devant le public singulièrement accueillant que vous vouliez bien m'offrir. Je ne vous réponds pas de son consentement : il est fonction des mêmes obstacles que le mien, mais il se peut faire que cet hiver André Breton se trouve quelque loisir d'aller en Suisse, etc. Enfin voyez cela avec lui.

Ne croyez surtout pas, cher Monsieur, que je cherche à me récuser banalement. J'ai été, je vous le répète, extrêmement surpris et flatté de votre

1. Tels qu'Édouard Ruiz les a établis dans *Europe*, n° 745, 1991, p. 133.

2. Pierre DAIX, *Aragon, une vie à changer*, Seuil, 1975, p. 100.

3. *Anicet ou le panorama, roman*, publié en février 1921.

lettre. Mais vraiment, vraiment, quand même le diable s'en mêlerait, je ne suis pas celui que vous croyez, mais tout simplement

Louis Aragon

◆ [12 août 1921 – Albert Béguin à Louis Aragon]

Cette lettre figure sous la forme de brouillon dans le Fonds Albert Béguin à La Chaux-de-Fonds. On y reconnaîtra une allusion amusée à la première page d'*Anicet* :

Anicet n'avait retenu de ses études secondaires que la règle des trois unités, la relativité du temps et de l'espace ; là se bornaient ses connaissances de l'art et de la vie [...] Ses parents [...] firent ce que tous les parents de poètes font : ils l'appelèrent fils ingrat et lui enjoignirent de voyager.

II

Rossinière, le 12 août 1921

Monsieur,

Vous n'auriez jamais écrit que la lettre exquise et trop modeste par laquelle vous tentez de vous récuser, elle me serait une suffisante raison de vous inviter à parler aux étudiants de Genève. Voyons la faiblesse de vos arguments. Vous avez vingt-trois ans dites-vous ? Rien ne nous enchante davantage. Il y a trop longtemps qu'à nos conférences des comités respectueux des valeurs reconnues se croient tenus de faire venir de vieux professeurs caducs. Votre livre, s'il a les qualités de votre âge, en a de plus solides aussi et qui n'ont aucun rapport avec l'état civil derrière lequel vous vous dissimulez. Vous êtes étudiant, nous savons comme vous que ce ne fut jamais un défaut. L'argent, dites-vous, vous manque. Nous n'avons jamais songé à vous faire venir à vos frais. Quant à la question du temps, elle est par là même résolue : car nous vous aiderons à franchir l'espace dont il n'est que la quatrième dimension. D'ailleurs vos parents ont dû vous enjoindre de voyager : et comment, sédentaire, prétendez-vous écrire Les Aventures de Télémaque ?

Il nous suffit que vous soyez Louis Aragon et vous savez bien que le diable ne saurait vous empêcher de l'être.

Nous comptons donc, Monsieur, que vous viendrez cet hiver, et que vous ne vous contenterez pas d'un second refus, fût-il aussi spirituel que le premier.

Albert Béguin

◆ 21 [août 1921]

L'enveloppe qui accompagne cette lettre permet de la dater avec certitude. L'adresse figurant en fin de lettre est celle de la tante d'Aragon, Madeleine, veuve de guerre qui avait épousé un anglais.

III

Le vingt-et-un :

eh bien, Monsieur, vous l'aurez voulu. Je ne pensais pas me faire prier et j'imaginai simplement qu'un seul refus vous laisserait. Vous l'aurez voulu : vous aurez ce conférencier gauche et sans voix, qui ne saura dire que ce qu'on doit taire. Croyez bien que j'ai été trop sensible à vos deux lettres, et que ce sont elles vraiment qui me décident. Vous me demandiez, je crois, la date et le sujet de cette conférence ? Voulez-vous que nous convenions de novembre pour l'instant ? Vous fixerez bien pour moi le quantième. Pour le sujet, je ne vous promets pas de rester bien fidèle à celui que je me serai fixé, par exemple l'état d'esprit poétique en 1921. Cela n'engage personne. Donnez-moi, je vous prie, quelques renseignements supplémentaires sur les conditions physiques : salle, public, conférences au programme de l'année, etc., auxquelles je me trouverai soumis ; et dites-moi s'il existe une censure à Genève (je n'aime pas beaucoup la police, et où commence l'illégalité des paroles ?). Je serai fort heureux de vous forcer ainsi à m'écrire, puisque vous avez trouvé le petit truc qui met en marche ma vanité.

Louis Aragon

*à partir de septembre :
c/o Mrs. W. F. Armstrong
Amesburg WILTS
England*

L'invitation pour une conférence.

Les lettres d'Aragon et le brouillon de celle de Béguin qu'on vient de lire ébauchent le projet d'une conférence d'Aragon à Genève, son premier mouvement de refus puis son acceptation provisoire (pour novembre 1921). Or cette conférence a-t-elle jamais eu lieu ?

Albert Béguin a vraisemblablement rencontré Aragon après leur échange épistolaire d'août 1921 ; d'après l'indication fournie par la lettre III, celui-ci aurait passé une partie du mois de septembre 1921 chez sa tante Madeleine. La rencontre entre les deux jeunes gens aurait donc eu lieu à la fin du mois de septembre ou au mois d'octobre 1921 et non en 1920, comme le laisse entendre le titre du texte d'Albert Béguin cité *supra*. Dans l'une de ses « Lettres à Madame S. », datée du 2 octobre 1921, Béguin écrit : « *Et peut-être en janvier nous aurons Aragon. Cela serait très beau pour Genève* » (*Esprit*, p. 770).

Jean Pandolfi¹ souligne qu'Aragon a déclaré avoir rencontré Ramuz « *lors d'un voyage solitaire dans les années vingt* » et s'interroge sur la coïncidence entre le projet de conférence genevoise et la visite à C.-F. Ramuz. Or, l'ouvrage si précis de Pierre Grotzer ne mentionne pas de conférence d'Aragon à Genève, tandis que sont signalées celles de Cocteau, Valéry, Albert Thibaudet ou Jacques Rivière. D'autre part, le 11 janvier 1922, Albert Béguin évoque longuement, dans une lettre à Mme S., la visite à Genève (en décembre), de Cocteau, qui passa en « *aérolithe [...] un tournoiement vertigineux de facettes brillantes* » (*Esprit*, p. 771). Si Aragon, lui aussi, était venu à Genève, on en trouverait vraisemblablement des traces dans la correspondance de Béguin².

Il semble donc bien que ce beau projet n'ait pas abouti. L'hypothèse d'Édouard Ruiz est que, pour avoir appris que Cocteau, la bête noire du groupe *Littérature*, prévoyait une conférence à Genève, Aragon aurait refusé l'invitation par susceptibilité. Ce qui peut confirmer cette hypothèse est le sujet de la conférence de Cocteau : il lut « *un livre à paraître qui traite de la poésie d'aujourd'hui, et s'appelle Le Secret professionnel, où l'on trouve la plus merveilleuse suite d'aphorismes, de paradoxes, de mots d'esprit, de bonnes égratignures à Barrès, au public, et une théorie très simple, qui ne vaut que par l'expression poétique qu'il en donne* » (« Lettres à Madame S. », *Esprit*, p. 772). Cocteau se serait-il donc substitué à Aragon pour parler de la nouvelle poésie ?



1. Jean PANDOLFI « Aragon-Ramuz : 1936 », *FEL'I*, n° 8, décembre 1989, p. 6-7 ; cf. *L'OP*, VII, p. 58.

2. Édouard Ruiz qui a dépouillé *Le Journal de Genève* pour l'année 1921, n'a rien trouvé au sujet d'une éventuelle venue d'Aragon. Qu'il soit ici remercié pour ce renseignement.

1942 : Les Cahiers du Rhône.

L'évolution politique et littéraire d'Aragon, qui emprunta les voies du réalisme romanesque et du communisme après la rupture avec Breton et le surréalisme, est suffisamment notoire, me semble-t-il, pour qu'il ne soit pas indispensable d'y revenir. L'itinéraire personnel d'Albert Béguin, en revanche, est sans doute moins connu et l'on me permettra ici de rappeler succinctement les grandes étapes de sa biographie¹.

Après ses années genevoises, Béguin vécut à Paris (1924-1929), une ville qui le fascina longtemps, où il rencontra sa femme, l'écrivain Raymonde Vincent² ; poussé par sa passion pour les écrivains romantiques allemands, découverts à Paris, il émigra ensuite en Allemagne, à l'Université de Halle an der Saale où il travailla comme lecteur de langue et de littérature françaises (1929-1934). Confronté à la montée du fascisme, aux brimades et vexations infligées aux universitaires et intellectuels, il fuit le Reich et obtint un poste au collège Jean Calvin à Genève. En 1937, Albert Béguin soutint sa thèse sur le romantisme allemand (*L'Âme romantique et le rêve*) et l'Université de Bâle lui proposa la chaire de littérature française de Marcel Raymond, son très proche ami depuis les années belletriennes.

Il vécut à Bâle le choc des événements de 1939-1940, tout entier tourné vers la France et sa tragédie. En novembre 1940, Albert Béguin, qui n'était pas baptisé et n'avait pas reçu d'instruction religieuse dans son enfance, se convertit à la religion catholique. *Les Cahiers du Rhône* naquirent d'une volonté de résistance à la barbarie qui inondait l'Europe ; du printemps 1942 à fin 1944, cinquante-cinq *Cahiers* parurent aux éditions de La Baconnière (Boudry, Suisse).

Cette entreprise particulièrement audacieuse qui fut un grand succès moral, sinon commercial, contribua à la renommée intellectuelle d'Albert Béguin après guerre ; sollicité à Paris, il vécut quelques années de sa plume, avant de succéder à Emmanuel Mounier à la tête de la revue *Esprit*, en 1950, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1957.

1. Pour la biographie d'Albert Béguin, je renvoie une fois de plus aux ouvrages de Pierre Grotzer. Quant à celle d'Aragon par Pierre Daix, forcément incomplète : *Aragon, une vie à changer*, Seuil, 1975, elle ne connaît pas encore de rivale.

2. Raymonde Vincent fut l'auteur de *Campagne* pour lequel elle obtint le prix Fémina en 1937 et de *Élisabeth* qui parut dans la collection des *Cahiers du Rhône*. Il est parfois question d'elle dans les lettres d'Aragon.

Origine des Cahiers du Rhône.

Dès octobre 1939, Albert Béguin ressentit la nécessité de lutter « *pour certaines valeurs dont la ruine serait assurée en cas de défaite française*¹ ». En 1942, il avait déjà commencé à travailler avec Hermann Hauser : le projet d'un ouvrage collectif sur Bergson, qui venait de disparaître, fut à l'origine de leur collaboration en 1941 ; la publication de *Henri Bergson : essais et témoignages*, recueillis par Albert Béguin et Pierre Thévenaz, à La Baconnière, dans un moment où la presse du "juif" Bergson était loin d'être à son meilleur niveau, plaça la rencontre Béguin-Hauser sous un signe résolument combatif. Dès ce moment la lutte s'engagea pour les valeurs spirituelles et morales, par quoi la Suisse et la France se voyaient unies.

En 1942, l'interdiction des revues de Stanislas Fumet (*Temps Nouveaux*) et d'Emmanuel Mounier (*Esprit*) laissait une place vacante pour une revue d'inspiration chrétienne ; en accord avec Fumet et Mounier qu'il connaissait depuis son *Bergson*, et sur l'initiative de certains de ses étudiants de Genève, Albert Béguin prit la tête d'une revue et d'une collection, qui allaient devenir prestigieuses : *Les Cahiers du Rhône*.

Dans le premier numéro (Série bleue) de mars 1942, Albert Béguin rend hommage au groupe d'étudiants genevois à l'origine de l'idée des *Cahiers* : « *Pour moi, je me considère comme leur mandataire ; si je parle en mon nom, si je compose ces cahiers sous ma responsabilité et avec toute la liberté qu'ils ont voulu me laisser, je tenterai de le faire sans trahir le sens du message qu'ils souhaitent entendre et propager*² ». Sur ces instigateurs des *Cahiers du Rhône*³, nous savons peu de choses, hormis le rôle de Bernard Anthonioz, qui fut secrétaire de rédaction de la collection et auquel une lettre de notre corpus est adressée : c'est lui en effet, qui eut l'idée des *Cahiers du Rhône* et en inventa le titre, après avoir constaté que le Rhône était le seul fleuve qui passant en Suisse et en France, ne traversait pas l'Allemagne. Il s'agissait « *de reconnaître l'indépendance du seul fleuve européen, qui à l'époque, échappait à l'empire nazi*⁴ ». Étudiant à Lyon, il était en contact étroit avec le groupe de "Témoignage Chrétien" de Stanislas Fumet et Emmanuel Mounier et il constitua la courroie de transmission entre Béguin et les écrivains français.

1. Lettre à Marcel Raymond du 4 octobre 1939 ; dans *Existence*, p. 58.

2. Albert BÉGUIN, « Nos cahiers : cours poétique du Rhône », dans *Les Cahiers du Rhône*, Série bleue, I, La Baconnière, Neuchâtel, mars 1942, p. 15. Désormais : *Nos Cahiers*.

3. Bernard Anthonioz, Georges Cottiez, Armand Mastrangelo, Lucien Méroz, Louis Porte, François de Ziegler.

4. Bernard Anthonioz, lettre du 2 avril 1992.

Traditions chrétiennes françaises et solidarité des peuples.

Albert Béguin s'expliqua à plusieurs reprises sur le titre de sa série, auquel il consacra quelques pages dans le premier *Cahier*. Dans un long article paru dans l'hebdomadaire neuchâtelois *Curieux*, le 27 mars 1942, il présentait ainsi sa collection :

le fleuve qui unit notre petit pays romand aux terres françaises nous paraît suivre une pente significative et créer un lien profond. De la Renaissance à nos jours, les poètes ont senti que le Rhône avait une leçon à nous donner. Tout près de nous un Ramuz, un Claudel ont magnifiquement dégagé les symboles que proposent à l'esprit l'itinéraire de ses eaux et la ressemblance des terres qu'elles arrosent du Haut Valais à la Provence. Une parenté de chair et d'esprit subsiste à travers les âges entre les vignes d'ici et celles de là-bas, entre les façons de vivre, d'aimer, de concevoir la liberté qu'une même civilisation a inscrites dans les traditions des deux pays voisins.

Quoique de nationalité suisse, Albert Béguin souffrit terriblement de voir la France, sa patrie d'élection, déchirée en deux depuis juin 1940 et vécut cette guerre « *intérieurement* » (*Nos Cahiers*, p. 38). La lutte qui s'engageait contre le nazisme passait par la réhabilitation de valeurs spirituelles et morales : celles de la tradition française.

La déclaration de Béguin aux services fédéraux de justice ("Service Presse et Radio") en vue d'obtenir une autorisation de publier périodiquement ses *Cahiers* insiste sur le « *témoignage chrétien* » qu'ils devaient constituer :

Cette publication n'aura aucun caractère politique [...] Nous aborderons les grandes questions spirituelles qui sont posées par la marche générale des événements, mais nous nous en tiendrons à leur aspect philosophique et universel, sans toucher à ce qu'on appelle proprement l'actualité

(Lettre du 14 février 1942, archives de La Baconnière)

Cette volonté d'éviter une lutte directe sur le front politique répondait certes aux impératifs éditoriaux de l'époque, mais aussi à un désir de travailler indirectement et en profondeur les valeurs chrétiennes, seules porteuses de civilisation, aux yeux d'Albert Béguin. Dans une lettre à Henri Treyer du 7 décembre 1941, il résumait ainsi l'esprit des *Cahiers* :

témoignage chrétien, mais sans esprit de chapelle et de confession [...] Témoignage dans l'actuel, mais sans immixtion directe dans la politique... Témoignage pour la France, mais d'un point de vue universel, catholique¹.

1. Lettre parue dans *Albert Béguin : Étapes d'une pensée*, Les Cahiers du Rhône, Série blanche, XXX, 96, La Baconnière, Neuchâtel, p. 221 (désormais *Étapes*). L'article de *Curieux*

Pour chrétienne qu'elle soit, la démarche de Béguin est aussi européenne avant la lettre ; le Rhône qui symbolise la réunion de la France et de la Suisse désigne par-delà cette osmose l'entente des peuples au sein d'une "famille" européenne et s'oppose à l'idée de l'empire nazi. Sa perception du Rhône emprunte beaucoup à celle de Ramuz, très tôt cité dans *Nos Cahiers*. Pour l'auteur des *Chants de notre Rhône*, ce fleuve est à l'origine d'une communauté d'esprit et de civilisation entre peuples riverains, communauté naturelle qui transcenderait les divisions nationales :

Tel est le premier symbole, celui du Rhône créateur d'unité et père de notre histoire, du fleuve qui fait de nos terres et des coteaux du Midi un même pays, où règnent les mêmes cultures, les mêmes façons de vivre, d'aimer la création visible (en dépit de nos moralistes), de croire à la dignité de la créature libre

(*Nos Cahiers*, p. 17)

C'est la destinée spirituelle des deux pays liés par le Rhône qui intéresse Béguin au premier chef... et le grand fleuve permet pour un temps d' « *inventer des communications insolites* » entre les deux peuples romand et français (*Nos Cahiers*, p. 21).

Le rythme de parution des *Cahiers du Rhône* en 1942 est témoin de l'activité frénétique d'Albert Béguin, de Bernard Anthonioz et d'Hermann Hauser à cette époque : pas moins de dix-sept *Cahiers* virent le jour entre mars et décembre 1942, toutes Séries confondues ; et vingt-trois *Cahiers* (plus deux "Hors-Série") parurent en 1943. Hermann Hauser n'exagère certainement pas lorsqu'il parle d'une « *période d'intense activité, de collaboration cordiale et rude à la fois, de tension jusqu'au paroxysme, de mépris total des contingences et des conséquences d'un acte qui nous dépassait tous*¹ ».

Les Yeux d'Elsa et Brocéliande.

Deux recueils d'Aragon parurent aux *Cahiers du Rhône* : *Les Yeux d'Elsa* furent publiés en mars 1942 dans la Série blanche ("Collection des Cahiers du Rhône") où venaient de paraître *Le Poète et son Christ* de Pierre Emmanuel (I, mars 1942) et *Traité de la musique selon l'esprit de Saint-Augustin* de Henri Davenson (II, mars 1942), et qui accueillera par la suite : *Poèmes de la France malheureuse* de Jules Supervielle (VI, juin 1942), *Poésie et vérité* de Paul Eluard (IX, février 1943) ou *Meurtre dans la cathédrale* de T.S. Eliot (X, février 1943).

déjà cité présente dans les mêmes termes les objectifs de la collection. Voir également *Nos Cahiers*, p. 71.

1. Hermann HAUSER, « Quelques pas avec Albert Béguin », *La Revue de Belles-Lettres*, n° 6, Genève, 1958, p. 36.

La Série rouge (“Les poètes des Cahiers du Rhône”) avait publié *Exil* de Saint-John Perse (I, octobre 1942) et *Contre-feu* d’Alain Borne (II, décembre 1942) avant de s’ouvrir à *Brocéliande* (III, décembre 1942).

Aragon est présent également dans la série des *Cahiers du Rhône* proprement dits (Série bleue), réservée aux essais et aux recueils collectifs, puisque *Nos Cahiers, cours poétique du Rhône* (I, mars 1942) publia « Plainte pour le quatrième centenaire d’un amour » (aux côtés de textes de Ramuz, Claudel, Maurice Scève, Apollinaire, Pétrarque et Ronsard). Dans le numéro II de la Série bleue, anthologique également (*Cahier de poésie*) figurent d’Aragon : « Les yeux d’Elsa », « Imité de Camoëns » et « Lancelot ». Enfin dans *Controverse sur le génie de la France* (V, novembre 1942), ouvrage collectif présenté comme une réponse au livre de Marcel Raymond paru dans la même série (*Génies de France*, II, mai 1942), on peut lire « La conjonction ET ». Ceci pour les publications de textes de notre auteur. Mais pour être complet, il faudrait mentionner les ouvrages des *Cahiers du Rhône* où il est simplement cité (voir lettre XV). Ainsi Aragon fut à l’honneur dans l’ensemble des publications “rhodaniennes”, preuve de la profondeur et de l’authenticité de l’accord régnant entre le poète et son éditeur-exégète¹.

Par ailleurs, *Les Yeux d’Elsa* connurent un incontestable succès : « *Les plus forts tirages – note Pierre Grotzer à propos d’une lettre de Béguin à Hauser du 25 septembre 1945 – ont été atteints par Aragon, Marcel Raymond, Albert Béguin, Supervielle, Les Prisonniers* » (*Existence*, p. 74) et il donne les chiffres qui concernent ces auteurs : 7621 exemplaires des *Yeux d’Elsa* furent vendus, contre 4469 exemplaires de *Brocéliande*. Quant aux autres excellentes ventes des *Cahiers*, en voici les chiffres, qui pourront servir de comparaison : *Génies de France* de Marcel Raymond, 5384 exemplaires ; *La Prière de Péguy* de Béguin, 5329 exemplaires ; *À la Nuit* de Supervielle, 4385 exemplaires et le *Cahier des prisonniers*, 4350 exemplaires.

Comme en témoignent les documents conservés dans les archives de La Baconnière, la première édition des *Yeux d’Elsa* (probablement de 1800 exemplaires, le tirage “moyen” initial) avait dû être réimprimée en mai 1943 (3000 exemplaires) et Béguin s’attendait à ce que cette nouvelle édition s’écoule

1. Rappelons que la thèse d’Albert Béguin, publiée en 1937 sous le titre *L’Âme romantique et le rêve : essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Marseille, Éditions des Cahiers du Sud, commence par une épigraphe d’Aragon, tirée d’*Une vague de rêves* (voir *L’OP*, II, p. 228) :

Ce moment que tout m’échappe, que d’immenses lézardes se font jour dans le palais du monde, je lui sacrifierais toute ma vie, s’il voulait seulement durer à ce prix dérisoire. Alors l’esprit se déprend un peu de la mécanique humaine, alors je ne suis plus la bicyclette de mes sens, la meule à aiguiser les souvenirs et les rencontres.

Albert Béguin était donc resté fidèle à son goût pour Aragon depuis *Anicet*.

rapidement (lettre du 27 août 1943 à Hermann Hauser). D'après l'extrait du compte de vente envoyé à Aragon le 4 octobre 1951, 845 exemplaires des *Yeux d'Elsa* (quatrième édition) se sont vendus entre 1945 et 1951 et 2425 exemplaires de *Brocéliande* (deuxième édition) pour la même période. Ces chiffres seraient donc à ajouter aux ventes initiales ; on parvient ainsi aux chiffres de 8466 exemplaires vendus des *Yeux d'Elsa* et 6894 exemplaires vendus de *Brocéliande* de 1942 à 1951, pour les seules éditions de La Baconnière (s'y ajouteront évidemment les chiffres de Seghers en France à partir de 1945, ainsi que ceux des éditions en français à New-York, Londres, Bruxelles...).

Gestion, censure et diffusion des Cahiers.

Édités à Boudry, fabriqués à Genève par l'imprimeur Albert Kundig¹, conçus à Saint-Maur (Indre) – où Albert Béguin possédait une maison – et Praz-sur-Arly en Savoie, entre des périodes de mobilisation militaire qui concernèrent tant Albert Béguin qu'Hermann Hauser, *Les Cahiers du Rhône* virent le jour dans l'effervescence que les circonstances imprimèrent à l'époque. La correspondance entre Albert Béguin et Hermann Hauser conservée aux Éditions de La Baconnière est d'une étonnante prolixité : par moment, en 1942, les lettres de Béguin sont journalières. C'est lui qui règle tous les problèmes d'intendance, qui intercède auprès d'Hermann Hauser pour les écrivains des *Cahiers*, qui s'occupe du versement de leurs droits, qui relit les épreuves minutieusement corrigées par Bernard Anthonioz.

Ainsi il gère la diffusion des "Services de Presse" ; Aragon lui a envoyé une liste de noms pour *Les Yeux d'Elsa*, qui est venue compléter celle déjà établie par Béguin. Or les Services de Presse et les exemplaires d'auteur de Pierre Emmanuel, d'Aragon et de Jules Supervielle semblent ne pas avoir été envoyés par Hermann Hauser, à moins qu'ils ne se soient perdus en chemin (voir lettres XI à XIII, et lettre XIX) ; cette fantaisie dans la distribution est l'objet de multiples récriminations de Béguin entre juin et octobre 1942, date à laquelle Hauser se décide à réexpédier l'ensemble des Services de Presse et des exemplaires d'auteur.

Hermann Hauser, lui, dirige administrativement la publication des *Cahiers* et est en contact avec les censeurs suisses et français. En 1941, la censure est installée à Annemasse et le permis d'importation devient obligatoire pour les éditeurs. Hermann Hauser s'adresse à son ami Alexandre Jullien de Genève, chargé des relations France-Suisse pour toute la corporation éditoriale. La demande d'autorisation de publication des *Cahiers* s'établit sur une base de 1000 à 1500 exemplaires pour chaque cahier. Or ces chiffres seront révisés à la

1. Le secrétariat de rédaction des *Cahiers* se tenait également à Genève, chez Bernard Anthonioz.

hausse... sur l'instigation des censeurs d'Annemasse eux-mêmes, comme en témoigne cette lettre d'Hermann Hauser à Albert Béguin :

J'aurais eu quelques indications à vous donner au sujet de notre entrevue de dimanche avec ces MM. les censeurs français. Je puis déduire de leur prévision que les Cahiers sont appelés à avoir un certain retentissement en France. À l'énoncé du tirage total des Cahiers, ces MM. ont opposé une diffusion beaucoup plus étendue en France et nous demandent instamment d'obtenir l'autorisation de tirer la nouvelle série à beaucoup plus grand nombre, 3000, 4000, 5000 [...] Voulez-vous [...] prévoir déjà une démarche à Berne pour obtenir la révision des limites de tirage consenties par le Département de justice¹.

Tous les *Cahiers* ne reçoivent pas l'autorisation d'être exportés en France ; *Exil* de Saint-John Perse est interdit, ainsi que *Controverse sur le génie de la France*... non à cause du texte d'Aragon mais à cause de celui de Jean Garamond (pseudonyme de Guy Lévis-Mano, qui fut l'éditeur des surréalistes), dont *Images de l'homme immobile* (Série rouge, VI) est également refusé. *Poèmes de la France malheureuse* de Jules Supervielle faillit être interdit d'exportation sous le prétexte fallacieux que Supervielle était un « Français d'Amérique », mais une intervention de Béguin en sa faveur leva la condamnation².

Quant à l'« *incompréhensible indulgence* » des censeurs vis-vis de *Brocéliande*, qu'Aragon mit sur le compte de « *l'habileté d'Albert Béguin* » (*L'OP*, X, p. 60), il n'y a nulle part la trace d'éventuels problèmes avec la censure française. L'intervention des goûts personnels des censeurs d'Annemasse aurait-elle préservé *Brocéliande* ? À l'époque, Charles Orengo était délégué à la censure française d'Annemasse ; il fut finalement arrêté pour avoir laissé passer trop de livres "suspects". À sa sortie de prison, Charles Orengo fonda à Monaco les Éditions du Rocher et publia clandestinement un recueil de Pierre Emmanuel (*Le Poète fou*) et une édition de *La Passion de Joseph Pasquier* de Georges Duhamel, auteur surveillé de près par la censure ; en octobre 1943, il fit paraître *Écrit dans l'ombre*, que Jean Giraudoux désirait soustraire à la censure de Vichy³. C'est probablement Charles Orengo qui publia, en juillet 1945, *En français dans le texte*, aux éditions monégasques À la Voile Latine⁴.

1. Lettre du 5 mai 1942, conservée dans les archives des éditions de La Baconnière. Le 10 juillet 1942, l'autorisation pour le tirage des *Cahiers* passe de 1800 à 5000 exemplaires.

2. Lettres du 20 mai 1942 (Albert Béguin à Hermann Hauser) et du 5 juin 1942 (Hermann Hauser à Albert Béguin), archives de La Baconnière.

3. Voir Louis PARROT, *L'Intelligence en guerre*, Le Castor Astral, 1990, p. 297 [première édition : 1945].

4. Selon le témoignage d'Aragon lui-même : « *Le censeur – qui devait être par la suite l'éditeur monégasque de la seconde édition – ayant malheureusement cessé d'assurer son*

Si la présentation conjointe, à la censure vichyste, le 20 novembre 1942, de *Brocéliande*, de *Contre-feu* (Alain Borne) et *Le Prophète Péguy* (André Rousseaux) ne souleva pas de difficultés, certains témoignages tendent à prouver que la distribution du recueil ne se fit pas dans les meilleures conditions. Le 26 avril 1943, soit plus de deux mois après la parution de *Brocéliande*, le critique Léon-Gabriel Gros (des *Cahiers du Sud*) écrit à Louis Parrot :

*Je ne désespère pas de recevoir votre livre et les derniers-nés de la collection Cahiers du Rhône. Seul Brocéliande, APRÈS AVOIR ÉTÉ FRAPPÉ D'INTERDIT, a fini par parvenir en librairie*¹.

D'autre part, chose tout à fait curieuse, le dossier de presse des archives de La Baconnière ne contient pratiquement pas de coupures consacrées à *Brocéliande*, en dehors de quelques lignes peu enthousiastes de la revue de Roger Radisson : *Positions*, du 15 mai 1943².

Après leur acceptation par la censure, les *Cahiers* sont diffusés en France grâce à la maison Hachette sise à Clermont-Ferrand et au relais lyonnais de La Maison du livre français (18 rue de la Quarantaine), chez qui René Tavernier, le directeur de la revue *Confluences*, est l'agent de l'éditeur neuchâtelois. Selon une indication du 17 janvier 1944 donnée par Pierre Grotzer, 220 exemplaires partaient "en abonnement" chez Hachette et 1500 exemplaires étaient expédiés à La Maison du livre français (*Existence*, p. 120). La diffusion des *Cahiers* connaît quelques lourdeurs qu'Albert Béguin déplore dans une lettre à Hermann Hauser ; La Maison du livre français, en effet, n'accepte pas de servir d'abonnements aux particuliers, réservant sa distribution aux seuls libraires. Pourtant, même auprès des libraires, la diffusion est loin d'être satisfaisante, surtout en regard de la demande très importante du Sud de la France, où se tient le bastion poétique de Pierre Seghers. Sur les conseils d'Aragon (voir lettres XVI et XX), la Librairie Paradis de Nice (tenue par Gabrielle Gras³) passe directement commande à La Baconnière pour cent exemplaires des *Yeux d'Elsa*, cinquante du *Poète et son*

service à Annemasse, son successeur ne laissa pas introduire en France, en 1943-44, la première édition, celle de Neuchâtel » (*En français dans le texte*, L'OP, X, p. 60).

1. Lucien SCHELER, *La Grande espérance des poètes : 1940-1945*, Temps Actuels, 1982, p. 231.

2. Ceci serait-il dû à une mauvaise distribution des "Service de Presse", liée aux aléas postaux de l'époque ? D'autre part, à partir d'août 1943, la pratique des éditeurs qui consiste à ne plus envoyer de services de presse aux journaux collaborationnistes, se généralise : voir Pascal FOUCHÉ, *L'Édition sous l'Occupation, 1940-1944*, Bibliothèque de Littérature Française Contemporaine de l'Université de Paris VII, 1987, tome I.

3. Voici ce qu'en dit Elsa Triolet dans « Préface à une "Vie de Michel Vigaud" », *ORC*, XVII, p. 16 : « À Nice même, Pierre Abraham et Gabrielle Gras avaient été amenés à tenir, rue de France, une librairie vivante comme un journal clandestin, les passants y amenant des nouvelles de Paris et d'ailleurs. Les Abragras, comme je les appelais, habitaient du côté du Paillon, un vrai appartement ; nous y allions dîner parfois ».

Christ de Pierre Emmanuel, et se montre prête à retenir une proportion importante d'exemplaires de luxe (lettre du 4 avril 1942, archives de La Baconnière).



◆ 19 novembre [1941]

La première lettre d'Aragon fut écrite à Nice, où il vivait avec Elsa depuis le 31 décembre 1940. Après la démobilisation d'Aragon en juillet 1940, la rencontre avec Pierre Seghers à Carcassonne, chez l'écrivain Joë Bousquet, motiva l'installation du couple sur la Côte d'Azur. Il s'y établit le 31 décembre 1940, après un mois passé chez Seghers à Villeneuve-lès-Avignon, et devait y rester jusqu'au 22 mai 1942. L'été 1942 fut passé chez Pierre Seghers et à Dieulefit dans la Drôme. Le séjour à Nice à partir de la fin septembre fut écourté par l'invasion allemande en zone sud le 11 novembre 1942.

IV

Nice, 16 Cité du Parc
Le 19 novembre

Cher Albert Béguin, votre lettre de septembre m'était parvenue, et l'espoir jusqu'au dernier jour de vous dire que j'irais à Lyon m'avait fait remettre d'y répondre, puis cela ne s'était pas fait, et je n'avais pas votre adresse en Suisse. Ces jours-ci je donnais à Daniel Simond¹ une commission pour vous et l'expression de mes remords. Ne croyez pas que me soit indifférent ce témoignage renouvelé à travers les années de votre estime et de votre attention. Cela est plus précieux à mes yeux que je ne vous l'écrirai. Il en serait ainsi de tout temps, mais à l'heure qu'il est...

1. Intellectuel suisse romand, essayiste et poète, il fut l'ami de Gustave Roud et d'Albert Béguin ; il publia en 1967 les œuvres complètes de Ramuz. En 1942, il collaborait à de nombreuses revues suisses romandes, comme *Curieux*, *La Revue de Belles-Lettres*, *Formes et couleurs*, *Suisse contemporaine*, *Pages* ou *Aujourd'hui*, et il publia un essai : *Antipolitique* (Lausanne, Roth, "Bibliothèque des trois collines"), mélange de critique littéraire et de réflexion sur les rapports entre la poésie et « *l'anarchie d'État actuelle* ».

Voyez-vous presque rien ne peut s'écrire, que ce soit pudeur ou pire, et c'est pourquoi je regrette bien de vous avoir manqué à Lyon. Depuis que j'ai reçu votre seconde lettre, je rêve qu'il vous sera possible de venir à Nice, je me suis dit même que les vacances de Noël ne pouvaient mieux s'employer quand on est à Bâle qu'en venant à Nice. Cela me donnerait la possibilité de vous montrer ce que j'ai et ce que je n'ai pas pour ces Cahiers du Rhône, dont je retiens l'invitation. C'est même la seule chose qui soit sûre : je veux faire ce que vous me demandez, vous pouvez y compter. Mais quoi, c'est une autre affaire. L'idéal serait « La leçon¹ » en préface à un ensemble qui comprendrait les poèmes du Crève-Cœur et tout ce qui a été fait depuis (à peu près autant, « Nuits » comprises) et quelques pièces en appendice. Seulement ici se lève le problème Gallimard : je suis libre pour tout ce que j'écris, mais évidemment pas pour ce qu'il a publié, mais là-dessus aussi les rapports sont plus complexes et demanderaient des explications de vive voix. Si je pouvais voir Gaston Gall[imard] à son prochain passage, peut-être y aurait-il des arrangements avec le ciel. Sinon, eh bien... mais j'aurais voulu que vous lisiez d'abord ces poèmes, que nous en parlions ensemble, outre que je n'aime guère envoyer par-dessus les montagnes des textes qu'un voyageur peut plus aisément transporter. Je voudrais bien que le livre ne soit pas une plaquette.

Je suis extrêmement heureux que vous ayez eu Le Crève-Cœur, malgré sa singulière distribution en librairie et le silence organisé autour de ce livre. Ce que vous me dites d'une lecture que vous avez faite me donne ce singulier plaisir de penser que cela n'a pas été pour rien que ces poèmes ont été écrits, qu'ils atteignent ceux à qui je pensais les écrivant. Si vous veniez ici, je vous donnerais des feuilles à y joindre, puisqu'il ne m'a pas été possible de vous le donner moi-même.

Je relis ce que je viens d'écrire, et c'est misérable. Ce n'était pas cette lettre d'écolier que j'avais en tête. Il y a entre vous et moi une conversation d'une tout autre sorte, et d'autres objets de pensée. Mais il m'est impossible ici de l'aborder. Décidément, venez à Nice. Pour le soleil, si pas pour moi. Peut-être aussi qu'il faudrait que quelqu'un quelque part sût mieux, pour le cas de toujours possibles événements, les attendus de ces événements, les conditions exceptionnelles de la poésie d'aujourd'hui. Pardonnez l'enflure de cette phrase dernière.

Amicalement, voulez-vous ?

Aragon

1. « La leçon de Ribérac », reprise dans *Les Yeux d'Elsa*, avait paru dans *Fontaine*, n° 14, Alger, juin 1941.

◆ 19 décembre [1941]

V

Nice, le 19 décembre

Mon cher Béguin,
j'ai bien reçu vos deux lettres : j'attendais pour répondre à celle du 25 nov[embre] d'avoir vu Gallimard, de pouvoir vous donner des précisions ; et après la seconde, j'ai attendu de pouvoir vous écrire en H[au]te-Savoie.

À vrai dire, je n'ai pas vu Gaston G[allimard]. Les rapports avec lui sont complexes et compliqués à plaisir. Cela nous réduira sûrement parce qu'il y a des risques que je n'ai pas le droit de courir. Mais je ne veux rien vous écrire de tout cela, ni vous donner des détails qui peuvent se modifier d'un jour à l'autre. En fait comptez sur un livre équivalent au précédent¹, à moins qu'en parlant avec vous on ne puisse inventer autre chose... Il faut absolument que nous nous voyions. Votre première lettre me laissait espérer que vous viendriez jusqu'ici. Diverses choses me ficellent à Nice, vous savez. Il m'est difficile d'aller jusqu'à Marseille, parce que je risque ici quelques ennuis de ce fait.

En général, depuis que nous avons commencé cette correspondance, bien des choses se sont assombries. Je vous en parlerai. Je vous attends.

Amicalement,

L. A.

◆ [début janvier 1942]

Il est difficile de dater cette lettre avec plus de précision : elle intervient probablement après la lettre du 19 décembre 1941, où Aragon invitait Béguin à venir le voir, et avant celle du 20 janvier 1942, où il parle du jeune "visiteur" délégué par Béguin et dont il attend la venue ici.

VI

Cher ami,
quel désappointement ! et pas seulement que nous ayons manqué ce "rendez-vous d'affaires", mais nous comptons si ferme sur votre venue que le dîner vous attendait chez nous. Ce n'est que partie remise, malheureusement en ces temps troublés on ne sait ce que remettre veut dire... d'ici mars, il peut se passer bien

1. C'est-à-dire au *Crève-Cœur*, paru chez Gallimard le 29 avril 1941, 72 pages. On voit ici qu'Aragnon, contrairement à sa première idée (lettre IV) renonce à republier les poèmes du *Crève-cœur* dans le volume qu'il promet à Béguin.

des choses. Avec cela que je sais de moins en moins écrire des lettres, et qu'il y a autour de tout cela les choses qui ne se disent que dans la conversation. Enfin, cela laisse en suspens mille et un attendus.

Pour ce qui est du bouquin, je ne vous l'envoie pas et sans doute pourrais-je le faire parvenir à Madame Béguin par la poste. Seulement il y a plusieurs recommandations et explications qui exigent la conversation. Notamment touchant Gallimard : vis-à-vis de qui je suis libre commercialement parlant, mais de qui je dépends au point de vue argent (pour mon roman à venir¹), et avec lequel je dois prendre certains ménagements de forme, crainte de le voir céder à certaines pressions de son entourage². C'est pourquoi j'aimerais que (bien que tout soit entre nous entendu et ferme) vous n'annonciez pas tout de suite le livre (titre : Les Yeux d'Elsa) avant que j'aie pu avoir avec Gaston la conversation de politesse nécessaire à son prochain voyage en zone libre, après laquelle un mot de moi vous mettra à l'aise. Ensuite le manuscrit dans l'état actuel est complet du point de vue poèmes (il reste à remanier le dernier, un assez long, ce que je fais pour l'instant), et « La leçon de Rib[érac] » serait placée en annexe à la fin, comme « La rime » dans Le Crève-Cœur³. Mais je veux y ajouter une assez importante préface que je tourne dans ma tête⁴. C'est-à-dire, au bout du compte, les poèmes étant en nombre à peu près égal, mais dans l'ensemble plus long chacun, « La leçon » étant à peu près le double du texte de « La rime » et la préface venant en plus, je crois qu'au lieu d'un livre de 80 pages comme Le C[rève]-C[œur] cela fera un de 116 pages. J'aurais voulu pouvoir discuter avec vous de la possibilité pratique de mettre ou de ne pas mettre deux ou trois poèmes (que j'aurais aimé que vous connaissiez, comme la perspective des autres, en tout cas), et vous mettre au courant de certaines difficultés d'ordre personnel, de certains ménagements à prendre dans la publicité, etc. Pour toutes ces raisons je crois qu'il serait très bien que vous m'envoyiez votre jeune ami, même s'il doit repartir avec un manuscrit incomplet : vous aurez de toute façon le gros du travail pour l'imprimeur, le reste n'est rien et ne soulèvera pas de difficulté, et nous y gagnerions un temps considérable. C'est pourquoi, craignant que ceci vous arrive trop tard, je vous télégraphie en même temps un peu brièvement pour demander cette visite.

Pour les conditions financières, cher ami, je m'en remets à vous, ce que vous décidez est bien, puisque vous le décidez. Dois-je comprendre que la somme

1. *Les Voyageurs de l'impériale* qui paraîtra fin décembre 1942.

2. Aragon pense ici certainement à Drieu La Rochelle, qui avait repris en main la NRF depuis novembre 1940.

3. « La rime en 1940 » parut pour la première fois dans *Poètes Casqués* 40, Lyon, 20 avril 1940.

4. « *Arma virumque cano* ».

versée porte sur le premier tirage¹ ? Vous ne parlez pas du prix du livre, donc je ne sais ce que font les 10 % ni les 12 %. Je demande cela pour savoir, pas pour discuter. Tout de même pour vous guider au point de vue tirage, il est bon que vous sachiez que *Le C[rève]-C[œur]* s'est vendu comme des petits pains, et que tous les jours ici à Nice, ville très peu littéraire, cinq ou six libraires ont à en refuser la vente faute de réapprovisionnement. C'est-à-dire que le tirage initial, dans le cas où vous pourrez en approvisionner la zone libre (point à éclaircir) est tout à fait insuffisant, puisque les 2500 de Gallimard ont déjà été un calcul commercial très mauvais par timidité.

Pour le second cahier collectif², entendu. Je vais tout de suite choisir, et je dirai les titres au jeune homme visiteur³ ou je vous écris à Bâle. L'autographe, d'accord, il sera joint au manuscrit⁴.

D'accord aussi pour le *Génie de la France*. J'attends les bonnes pages de Raymond⁵.

J'espère que cette lettre, si elle vous manquait à Lyon, vous suivra à Bâle. Je mets pour cela une note sur l'enveloppe.

Bien amicalement, et avec le regret très vif de ne vous avoir vu,
Louis A.

◆ 20 janvier [1942]

Accompagné de sa sœur Béatrice, Bernard Anthonioz, secrétaire de rédaction des *Cahiers du Rhône*, se rendit chez les Aragon en décembre 1941, selon Pierre Daix (*op. cit.*, p. 323), ou plutôt, selon d'autres recoupements, le 17 janvier 1942⁶. Au cours d'un entretien qu'il m'a aimablement accordé le 19 mars 1992, Bernard Anthonioz a évoqué cette visite, dont il se souvient encore avec une grande précision.

Émissaire de Béguin, il était chargé d'expliquer à Aragon les buts poursuivis par les *Cahiers du Rhône* : « *Béguin m'avait dit de bien lui faire comprendre ce que nous voulions, ce que nous étions, etc., comme s'il craignait des réserves de*

1. Le 17 janvier 1942, Louis Aragon signa un reçu de « 4000 F. (quatre mille francs) à valoir sur l'édition de *Les Yeux d'Elsa* » (document conservé dans les archives Béguin à La Chaux-de-Fonds).

2. *Cahier de poésie*, Les Cahiers du Rhône, La Baconnière, Neuchâtel, Série bleue, II, avril 1942, voir *supra* p. 234.

3. Bernard Anthonioz, secrétaire de rédaction des *Cahiers du Rhône*.

4. Au début de chaque recueil publié dans la série blanche de sa collection, Albert Béguin insérait le fac-similé d'un poème manuscrit. Pour *Les Yeux d'Elsa*, la première page de « La nuit de Dunkerque » fut choisie.

5. Voir *supra* p. 235.

6. Bernard Anthonioz ne se souvient pas qu'Aragon lui ait remis un reçu au cours de cette visite, transaction qui pourrait permettre de dater celle-ci avec certitude. Voir *supra* note 1.

la part d'Aragon de nous confier son manuscrit ». Arrivés le matin à Nice, Anthonioz et sa sœur furent accueillis par le bruit d'une machine à écrire qui crépitait : Aragon finissait de dactylographier « Le cantique à Elsa ». Ils allèrent se promener dans Nice, en attendant qu'il ait terminé. Après le déjeuner, Aragon leur lut longuement les poèmes qu'il venait d'écrire. Elsa était allongée sur un sofa, regardant, quelque peu amusée, l'écrivain qui allait et venait à grandes enjambées dans la pièce.

Bernard Anthonioz, qui avait vingt ans à l'époque, fut très impressionné par la beauté d'Elsa et la superbe d'Aragon, et par l'ardente diatribe du poète contre la "poésie pure". C'était la première fois qu'il entendait exposer avec autant de force et de conviction cette notion de "poésie engagée" qui sera développée abondamment au cours des années suivantes.

VII

Nice, le 20 janvier

Cher ami,

le gosse était tout à fait charmant, et nous avons été très contents de les voir, lui et sa sœur. J'espère qu'il vous aura tout bien répété, et expliqué. Je m'aperçois que la copie faite à toute hâte, et corrigée sous le nez de mes visiteurs, du « Cantique à Elsa », a gardé un tas de fautes, généralement reconnaissables, mais dont je tiens à m'excuser auprès de vous, lecteur (en particulier un la tout à fait explétif dans le dernier vers de la page 6 ! pour ne citer que celui-là, et des fautes d'orthographe, était tu pour étais-tu, etc.). Voilà qui est fait. J'attends avec impatience un mot de vous, parce que somme toute vous serez mon premier lecteur.

À part ça, ce mot a une autre et meilleure raison : de vous confirmer que vous pouvez annoncer le livre. J'ai eu Gallimard au bout du fil, aux deux sens du verbe avoir je dois dire ! Donc il est prévenu, ne fait pas d'histoires et tout est bien, et je ne vous aurai pas fait attendre trop longtemps à cause de lui.

Elsa joint son bon souvenir à mes amitiés.

A.

◆ 7 février [1942]

Dans la lettre qu'on va lire, Aragon évoque un long article que Daniel Simond consacra au *Crève-Cœur* dans *Curieux* du vendredi 6 février 1942. Cet hebdomadaire romand publié à Neuchâtel, profondément francophile, était alors diffusé en zone sud (via les Messageries Hachette) et Elsa et Aragon y étaient probablement abonnés ; parmi les collaborateurs de ce journal, notons Charles

Guyot, François Fosca, Francis de Miomandre, Marc Eigeldinger et Albert Béguin. Le rédacteur en chef était Lucien de Dardel, dont il sera question dans la lettre XVI. D'Aragon, ce journal donna à lire « Plus belle que les larmes » (13 février 1942), précédemment paru dans *Tunis-soir* (10 janvier 1942) et « Art poétique » (16 août 1942, écrit « *Pour mes amis morts en mai* »), qui figurera en tête de *En Français dans le texte* (collection des “Ides poétiques” de Fred Uhler, Neuchâtel, septembre 1943). Elsa Triolet, elle aussi, fut publiée dans *Curieux* : « La belle épicière », sa nouvelle de *Mille regrets*, y parut les 15, 22 et 29 mai 1942.

Dans son article sur *Le Crève-Cœur*, Daniel Simond en citait quarante-huit vers, dont l'intégralité du sonnet de « Petite suite sans fil ». Ses remarques élogieuses sont assez imprécises quant à la technique du vers proprement dite, et certaines de ses déclarations auront probablement agacé Aragon. Tout d'abord, Daniel Simond est soucieux de classer le poète selon les étiquettes de la « *poésie de propagande* » (*Hourra l'Oural*) ou du surréalisme. Par rapport à ces deux excès, *Le Crève-Cœur* est « *une poésie humaine, de la poésie tout court* », proche parfois de « *la pure rhétorique et du calembour* » : il illustre alors son propos par les vers de « Petite suite sans fil, III » que boucle la rime “fils aiment / défi sème / emphysèmes” ; il ne fait là que reprendre la démonstration d'Aragon dans « La rime en 1940 ». D'autre part, le critique n'a pas apprécié cette postface, à son avis « *superflue* », où Aragon « *nous expose les avantages [de la rime morcelée] avec une complaisance excessive* ». Car la poésie, aux yeux de Simond, « *doit se défendre par elle-même* » et le poète « *n'a pas à expliquer au public comment il s'y prend pour l'émouvoir* ».

VIII

Nice, le 7 février

Cher ami, votre carte du 2 février à l'instant. Non, je n'ai pas eu votre lettre. J'ai envoyé hier un mot à Bernard. Si votre envoyé vient me voir, je lui remettrai l'autographe¹ et la bibliographie. La préface n'est pas encore prête, excusez-moi. Vous savez que j'écris un livre avec Henri Matisse², ce qui me distrait, me prend du temps : Matisse me fait monter à Cimiez, chez lui, plusieurs fois par semaine, etc. Et puis j'ai des ennuis privés : ma mère très malade, de façon inquiétante. Néanmoins, je m'arrangerai pour que ce soit prêt vers le 20 février.

1. Voir *supra*, lettre VI, p. 244, note 4.

2. Voir *infra*, lettre X, p. 250, note 3.

Je viens de voir Curieux de cette semaine et l'article de Daniel Simond. Mon Dieu, que de bonne volonté perdue ! On peut difficilement être aussi, être plus à côté de la question, plus mal choisir les citations ; et dire que quand le mal de la poésie est qu'on n'ose plus parler technique, si quelqu'un le fait, il passe simplement pour manquer de goût. Le tout, cependant, l'effet des meilleurs intentions du monde, de la part d'un homme que tout évidemment écarte de ma poésie. Le regret que j'en ai vient seulement de ce qu'en Suisse c'est à peu près à cela (et un article de Gérard Bauer dans La Tribune de Genève¹) que s'est bornée la presse de ce livre. Vous avez vu que Curieux annonce « Plus belle que les larmes » qui n'est pas inédit vraiment, puisque déjà paru dans le journal Tunis-soir. C'est au fond la réponse, le correctif que je peux apporter. (En d'autres temps comme tout ça me serait égal. Mais aujourd'hui il me semble que la question n'est plus personnelle. Ni même celle du vers français...)

J'avais aussi voulu vous dire sur la question de Compère Guilleri, et des R non prononcés, que sans doute vous avez raison à l'origine, mais à l'origine seulement. Car la chanson notée, généralisée en France, garde comme une rime suffisante ces infinitifs mutilés pour des gens qui ne parlent pas ainsi, et c'est là l'essentiel².

Je me réjouis de la lettre que vous m'annoncez. Je regrette vraiment celle qui s'est égarée. Voyez-vous, j'ai fait ces temps-ci l'expérience d'une si étrange solitude. Celle qui n'a pas l'air d'en être une. C'est dans le moment qu'on me dit que je parle vraiment pour les autres, qu'il me semble qu'il n'y a plus d'autres. Je sais que ce n'est qu'une illusion, dont les origines sont facilement compréhensibles. Mais je supporte, j'ai à supporter cette illusion, comme le malade sa fièvre, et qui sait que les idées qu'il a sont l'effet de la fièvre, mais les a, on n'y peut rien.

Enfin, ce qui est éreintant, c'est vraiment qu'il n'y a personne, mais alors personne, qui sache ce que c'est que des vers, que le langage. Je veux dire personne à qui en parler. Étrangement personne. Je me fais l'effet de ces spécialistes absurdes d'une spécialité étroite, qui ont un correspondant à Melbourne et l'autre à Copenhague, et dont la guerre, le blocus désorganisent sans doute entièrement la vie intellectuelle.

Je me rattrape en étudiant l'histoire des Gaules que les Français ne connaissent pas. C'est plein d'échos. Ça chante.

1. Cet article doit dater de 1941, car *La Tribune* a été dépouillée, en vain, pour l'année 1942. Gérard Bauer, le "Guermantès" du *Figaro*, semblait beaucoup apprécier la poésie d'Aragon ; il souscrivit aux *Yeux d'Elsa*, en édition de luxe, après la parution de « Plus belle que les larmes » dans *Curieux* du 13 février 1942 (lettre de Béguin à Hauser du 20 avril 1942, Archives de la Baconnière).

2. Dans « La rime en 1940 », donné en appendice au *Crève-Cœur*, Aragon signale « cette chanson de "Compère Guilleri" où, pour rimer avec le nom du compère, tous les infinitifs de la deuxième conjugaison perdent tout simplement l'r terminale : et l'on dit : mourir, courir, pour mourir, courir ».

Ne m'oubliez pas auprès de Raymonde Vincent. Écrit-elle quelque chose ces temps-ci ?
Amicalement,

A.

◆ 10 mars [1942]

IX

Nice, le 10 mars

Cher ami, ce n'est qu'aujourd'hui que je réponds à votre lettre du 23 février, arrivée très vite pourtant, mais Bernard vous aura dit pourquoi : appelé fin février auprès de ma mère malade à Cahors, je l'ai trouvée dans un état terrible, un cancer au sein à la dernière période, qu'elle avait caché à tout le monde, ne consentant à voir un médecin que quand elle n'avait plus pu tenir debout, fin janvier. Après l'avoir transportée à la clinique, sur l'assurance du docteur que cela pouvait durer plusieurs semaines, j'étais parti pour Nice où je devais débrouiller plusieurs affaires matérielles pour en repartir définitivement avec Elsa. Mais quarante-huit heures après mon départ, ma mère mourait. Je suis donc aussitôt reparti pour Cahors, mais seulement pour les horreurs qui entourent la mort des nôtres. Je suis rentré ici le 7, et trois jours j'ai été bien incapable d'écrire. Ceci plus pour m'excuser, que pour raconter. Cela a été horrible au-delà du possible, mieux vaut n'en pas parler.

Dans tout cela, j'avais envoyé, ou du moins Elsa en mon absence avait envoyé à Bernard la Préface promise, mais comme toujours tapée à la va-vite et pas, ou incomplètement corrigée. Je m'en rattraperai sur les épreuves, n'est-ce pas. Je suppose qu'elle vous est parvenue à temps. Pour la question du dialogue avec Bousquet¹, je ne lui ai pas encore écrit, je vais le faire tout de suite, je ne sais où j'avais la tête. S'il n'y voit pas d'inconvénient, pourrai-je l'ajouter à l'appendice où peut-être je pourrais ajouter quelques lignes de l'article sur la rime du C[rève]-C[œur] et quelques lignes des Fleurs de Tarbes² ? Tout cela faisable seulement épreuves en main, vous comprenez. Je me rends compte que c'est incommode mais pardonnez-moi... Pour S[ain]t-Pol Roux, non³ ; mais j'ai déjà écrit cela à Bernard, je crois.

1. « Sur une définition de la poésie », dialogue épistolaire avec Joë Bousquet, paru d'abord dans *Poésie 41*, n° 4, mai-juin 1941, et qui sera repris à la fin des *Yeux d'Elsa*.

2. Aragon n'a pas réalisé ce projet de citer, dans *Les Yeux d'Elsa*, un passage des *Fleurs de Tarbes* de Jean Paulhan, paru en 1941 chez Gallimard.

3. Aragon refuse ici de reprendre dans *Les Yeux d'Elsa* « Saint-Pol Roux ou l'espoir », qui avait paru – partiellement coupé par la censure – dans *Poésie 41*, n° 2, décembre 1940-janvier 1941 (voir *L'OP*, X, p. 30-36).

En relisant votre lettre du 23 février, je m'aperçois que vous devez être en France à l'heure qu'il est, et j'ai absurdement égaré l'adresse de Raymonde Vincent, si bien que je ne peux vous écrire qu'en Suisse. Alors je borne ma lettre à ces quelques mots, me réservant, si vous m'écrivez de France et me donnez une adresse, de répondre mieux à ce que vous me disiez. Mais qui sait, ne parliez-vous pas de venir sur la Côte en mars, il y a de cela trois mois ? Vraiment j'aimerais vous voir, vous parler. Avec cet espoir, j'écris Faire Suivre sur l'enveloppe de cette lettre. Peut-être donc à bientôt ?

Bien amicalement ,

A.

Je rouvre ma lettre, au moment d'aller à la poste, ayant retrouvé l'adresse de Praz-sur-Arly.

◆ 26 mars [1942]

X

Le 26 mars

Cher ami,

Bernard vous aura écrit que j'ai fait diligence. Les épreuves retournées avec les appendices, il m'a écrit un mot parce que l'imprimeur a des idées sur les pages blanches, les faux-titres, etc., et se choquait de la mise en page faite par moi. Je la lui ai confirmée par retour de courrier. Rien donc, je pense, ne reste plus à faire. J'attends le bouquin avec impatience. C'est drôle, c'est toujours comme pour le tout premier. (J'ai oublié de vous demander ce qu'on faisait pour le service de presse ?)

Je pense que quand vous vous en retournerez, vers le 15 avril, s'il vous est cette fois loisible de passer par Nice, nous pourrions avoir le livre en mains. Si la réaction au poème de Curieux vous a paru bonne¹, celle au « Cantique » à peine paru dans Fontaine² me paraît ici plus considérable, à en juger par le courrier. C'est un fait tout nouveau que quelqu'un vous écrive pour un poème. Les temps changent. Il y a des signes dans le ciel. Et pas seulement pour ce qui est de la poésie.

Depuis un mois et demi, deux mois, je n'ai pu plus rien écrire. Les raisons en sont trop évidentes. Mais je trompe le temps et mon impuissance à polir, gratter, astiquer, le texte écrit pour Matisse³. Et puis je vais trois, quatre après-midi la

1. « Plus belle que les larmes », *Curieux*, 13 février 1942.

2. « Cantique à Elsa », *Fontaine*, n° 18, février 1942.

3. « Matisse en France » qui sera publié dans Henri MATISSE, *Thèmes et variations*, Martin Fabiani, 27 février 1943, puis, partiellement, dans *Confluences*, n° 18, mars 1943. Pour les

semaine chez lui : il fait mon portrait. De dix à vingt dessins par séance. Une impression bizarre. Pendant ce temps, cela laisse à Elsa le temps d'achever son roman¹, et nous attendons de Paris son livre de nouvelles (Mille regrets, d'après la première, parue dans Fontaine²). Mais Dieu que tout est lent, et que ce monde est bizarre ! On voudrait moins de pittoresque.

Mon respectueux souvenir à Raymonde Vincent. Bien amicalement,

A.

◆ 2 avril [1942]

XI

Nice, le 2 avril

Cher ami, quelle chose extraordinaire ! vous voilà donc à votre tour soldat, ou qui allez l'être ; et je pense à ces chansons de Ramuz pour l'armée de chez vous à l'autre guerre, et à la nostalgie alors de cette veillée helvétique :

*Fille de l'air rêverie
Compagnonne du soldat³...*

La guerre ne respecte rien, pas même les oasis.

Mais j'en retiens d'abord que je ne vous verrai pas. Cela semble organisé comme dans la désorganisation des rêves.

Là-dessus, pratiquement : merci de m'avoir envoyé la liste des services de presse des Cahiers. Elle est très bien, mais je voudrais d'abord savoir combien d'exemplaires de presse sont prévus, pour savoir combien je peux en ajouter à cette liste, s'il faut en retrancher certains, etc. Et en général que me donnez-vous comme exemplaires⁴ ? J'ai fait pour le « Cantique » une soixantaine de services, dont beaucoup se confondent avec les vôtres, ceci pour fixer les idées. Mais pour le livre il m'en faut une petite réserve avec, en vue, mes amis de l'autre zone.

portraits que Matisse fit alors d'Aragon, voir le témoignage de l'écrivain dans *Henri Matisse, roman*, I, p. 169 sq.

1. *Le Cheval blanc*.

2. « Mille regrets » parut en deux épisodes dans *Fontaine*, n° 16 (décembre 1941, p. 138-154) et n° 17 (janvier 1942, p. 246-254).

3. Deux vers extraits de « Chanson devant la guérite » de Ramuz, publiée en 1914 dans le 8^e *Cahier vaudois*, Lausanne, Tarin et reprise dans l'édition commémorative des *Œuvres complètes*, présentées par Gustave Roud et Daniel Simond, tome VIII, Lausanne, Éditions Rencontre, 1967, p. 335. Dans *L'OP*, III, p. 62, Aragon déclare qu'il connaissait par cœur les chansons de Ramuz, au moment de la Grande Guerre.

4. Albert Béguin informera Aragon que vingt-cinq exemplaires "auteur", plus un exemplaire de luxe lui seront envoyés (lettre de Béguin à Hermann Hauser du 12 mai 1942, archives de La Baconnière).

*Ce petit mot à la hâte dans l'espoir de vous attraper encore dans l'Indre.
Bien amicalement (Tenez moi au courant de ce qui vous arrive).*
A.

◆ [avril 1942]

De la main d'Aragon, la liste ci-dessous a été envoyée en avril 1942. Nous la reproduisons exactement, abréviations et fautes éventuelles comprises. Les croix et les points figurant à gauche des noms ont sans doute été ajoutés par Béguin, puisque les noms cochés sont venus gonfler la liste originale des "services de presse" des *Cahiers du Rhône* (archives de La Baconnière). Parmi ces noms, des personnalités illustres, d'autres plus obscures... nous ne pouvons pas, dans le cadre de cet article, donner la biographie de chaque écrivain ou critique mentionné ici. L'anthologie de Pierre Seghers (*La Résistance et ses poètes*), et surtout le livre de Louis Parrot (*L'Intelligence en guerre*) et celui de Lucien Scheler (*La Grande espérance des poètes, 1940-1945*), qui contiennent de précieux index, pourront servir à élucider la plupart de ces noms.

XI^{bis}

Service pour *Les Yeux d'Elsa*
(en plus du service habituel des *Cahiers*)

- Louis Parrot 1 Rue de l'Ancien Poids de Ville *Clermont-Ferrand*
(Puy-de-Dôme)
Docteur Marquié *Sarrancolin* (H^{tes} Pyrénées)
Georges Besson 6 Rue Regbert *S^t Claude* (Jura)
Jean Denoël 117 Rue Blaise Pascal *Casablanca* (Maroc)
Alain Borne 31 B^d S^t Gaucher *Montélimar* (Drôme)
Pascal Pia Paris-Soir *Lyon* (Rhône)
Georges Altman aux bons soins de Pascal Pia (même adresse)
René Laporte 3 Place du Bari *Antibes* (Alpes-Maritimes)
+ André Billy chez M. Bégou 1 Place des Terreaux *Lyon* (Rhône)
Jean Roire 43 Rue Lys du Pac *Alger* (Algérie)
Georges Sadoul 66 Faubourg Bonnefoy *Toulouse* (H^{te} Garonne)
Jean Amrouche 38 rue de Provence *Tunis* (Tunisie)
Marcel Sauvage 6 Avenue de Carthage *Tunis* (Tunisie)
Jean Lurçat Villa Mona Lisa *Souillac* (Lot)
Jean Nocher 52 Rue de la Sablière *S^t Etienne* (Loire)
+ Denis-Paul Bouloc, éditeur, *Rodez*
+ Philippe Chabaneix "Le Cyprès" G^d Moulin *Toulon* (Var)
+ Paul Chadourne Rédaction de *Présent Lyon* (vérifier l'adresse)

- ... Francis Carco chez M^{me} Carcopino 40 Rue Gioffredo *Nice* (Alpes-M^{mes})
 ... Pierre Darmangeat 19 rue de Negrenys *Toulouse* (H^{te} Garonne)
 Marc Barbezat 8 rue Godefroy *Lyon* (Rhône)
 M^{me} d'Ardenne de Tizac Pension Beauvallon *Dieulefit* (Drôme)
 G. E. Clancier 6 rue François Chenieux *Limoges* (H^{te} Vienne)
 + Gaston Gallimard 8 Rue Jean de Riouffe *Cannes* (Alpes-M^{mes})
 Léon Moussinac Castel Novel *Varetz* (Corrèze)
 Henri-Matisse Le Régina *Cimiez-Nice* (Alpes-M^{mes})
 Claude-André Puget 10 Boulevard Dubouchage *Nice* (Alpes-M^{mes})
 Mme Arlette de Jouvenel 24 Rue Foureau-Lamy *Alger* (Algérie)
 + Loys Masson } aux bons soins de Pierre Seghers
 Frans Masereel } 55 bis Montée du Fort
 } *Villeneuve-lès-Avignon* (Gard)
 + Joë Bousquet 53 rue de Verdun *Carcassonne* (Aude)
 Jean Lebrau Préfecture de *Carcassonne* (Aude)
 Pierre Betz Grand Hôtel *Souillac* (Lot)
 Ch. Alb. Cingria Hôtel Lutetia *Ouchy-Lausanne* (Suisse)
 + Fernand Gregh 104 B^d des États-Unis *Vichy* (Allier)
 Gabriel Audisio 2 rue Beauveau *Marseille* (B^{ches} du Rhône)
 + Louis Gillet 1 Rue Auguste Broussonnet *Montpellier* (Hérault)
 Pierre Beauvoire aux bons soins de Daniel Simond
 Henry de Lescoët 86 B^d de Cessale *Nice* (Alpes M^{mes})
 Georges Bénichou La Canebière *Marseille* (B^{ches} du Rhône)
 Alexandre Arnoux aux bons soins du *Figaro*
 [biffé : Maxime Alexandre]
 Renaud de Jouvenel Castel Novel *Varetz* (Corrèze)
 René Bonnel Place du Pin *Nice* (Alpes-M^{mes})
 Gérard Bauer à la rédaction du *Figaro* (ou en Suisse ?)
 Armand Guibert aux bons soins de *Fontaine* 43 Rue Lys du Pac *Alger*
 Jacques Mesnil à la rédaction du *Mot d'Ordre*
 René Bizet à la rédaction de *Candide*
 Maurice Druon 11 Rue de Belloi *Marseille* (B^{ches} du Rhône)
 Émile Henriot à la rédaction du *Temps*

◆ 20 avril 1942 – Louis Aragon à Bernard Anthonioz

Le secrétariat de rédaction des *Cahiers du Rhône* était officiellement domicilié à Genève chez Bernard Anthonioz, 18 quai Gustave Ador. Malgré le risque que cela entraînait pour elle, Madame Roiron, infirmière à la clinique de Savoie à Annemasse, avait accepté de servir de “boîte aux lettres” pour tout le courrier destiné aux *Cahiers du Rhône*, « si bien que son nom – rappelle Bernard Anthonioz – était connu de tous les correspondants de Béguin [...] elle était

devenue un personnage mythique pour Pierre Emmanuel, pour Eluard, pour tout ce monde-là. C'est ainsi qu'elle s'est trouvée associée à la vie des Cahiers du Rhône en assurant au courrier une étape discrète, à l'insu de la censure, avant le passage clandestin de la frontière¹ ».

XII

Nice, le 20 avril 1942

Mon cher Bernard,
j'espère que M^{me} Roiron vous aura remis tout à temps. Il y a très longtemps que je n'ai pas de vos nouvelles. J'ai bien reçu le Génie de la France, mais est-ce que c'est tout ? Je crois comprendre que le texte se complète d'une série d'articles de Maurice [sic] Raymond², et pour se faire une idée juste des choses, il faudrait aussi les avoir en main. J'avoue que pour l'instant je ne vois pas très bien où j'interviens dans ceci, avec quoi je suis tout à fait d'accord, et qui est très intéressant, mais ne laisse de place ni à une discussion illusoire, ni à une discussion réelle. Peut-être que pour exalter telle ou telle source de notre génie, il faudrait trouver un biais, mais M. Raymond ne me le laisse pas apercevoir.

Dites-moi si ma liste n'a pas effrayé ? Cela fait beaucoup de monde, mais Albert Béguin m'avait dit "d'aller fort", que l'éditeur était généreux. Et par ailleurs je me suis basé sur le précédent de Charlot³, et du « Cantique ». Au fait : avez-vous reçu le « Cantique » ? Un mot de Béguin m'inquiète un peu. Il parle de difficultés, de retard... J'espère que ce n'est pas grave. Je ne lui écris pas puisqu'il repartait pour la Suisse, et que s'il doit être mobilisé aussitôt, c'est vous qui serez le mieux renseigné. Ne me laissez pas sans nouvelles. Des poèmes, de nos jours, c'est un peu comme un enfant...

Maintenant que le beau temps est revenu, viendrez-vous un jour jusqu'à Nice ? N'oubliez pas que vous y avez des amis.

Bien amicalement,

Louis

1. Entretien du 19 mars 1992. À plusieurs reprises, cette femme courageuse devait cacher des résistants, dissimulés sous un drap et protégés par le secret médical, dans la salle de chirurgie de la clinique.

2. Pour : Marcel Raymond.

3. Edmond Charlot, éditeur algérois de la revue *Fontaine* et du « Cantique à Elsa », joua un rôle non négligeable dans la diffusion des textes de la Résistance : il aida notamment à répandre *Le Silence de la mer* de Vercors et *Le Discours aux anglais* de Bernanos. Voir Louis Parrot, *op. cit.*, p. 259.

♦ 25 [avril 1942]

XIII

Nice, le 25

*Cher ami,
votre mot du 21 avril me fait croire que Bernard a bien reçu la liste des services de presse, etc. Je lui avais tout juste écrit, d'autre part, ne sachant pas si vous retourniez à Bâle, pour lui signaler une erreur, dont je suis bêtement coupable dans le « Cantique » (le vers : Oui deux sœurs qu'uniront ici mon stratagème, qui doit se lire qu'uniront ici mes stratagèmes), et je pense d'après ce que vous me dites qu'il aura été, ou qu'il est encore possible de faire cette correction ?*

Je connais suffisamment le directeur de L'Arbalète¹ pour avoir déjà compris les limites de la confiance qu'on peut lui faire. En fait sa revue est confidentielle. C'est le plus grand reproche que j'ai à lui faire, le reste ne me concernant qu'occasionnellement... Mais je vois (hier dans Le Figaro) qu'A[ndré] Rousseaux a déjà reçu Les Cahiers du Rhône², je suis un peu jaloux ! Je les attends avec beaucoup de curiosité. Un peu triste de ne pas très bien voir comment m'accrocher au char de M[arcel] Raymond : je l'ai dit à Bernard... Peut-être la revue en main me sera-ce plus facile : mais alors il sera bien tard... Quelle est la dernière limite ?

Bien amicalement,

Louis

P.S. Les "lenteurs" me concernant ne vous donnent-elles pas d'inquiétude ? Rassurez-moi.

♦ 22 mai [1942]

XIV

Nice, le 22 mai

Cher ami, ce mot à la hâte, parce que nous quittons Nice, et que de tout de suite à septembre notre adresse sera celle de Seghers. Je ne fais donc que vous écrire MERCI pour le premier exemplaire du livre que j'ai reçu de Bernard, et

1. Dans cette luxueuse revue, très soignée sur le plan typographique, dirigée et composée par Marc Barbezat, lui-même poète, à Lyon, Aragon publia : « Contre la poésie pure », le 22 mars 1942, n° 5.

2. Dans *Le Figaro* du 25-26 avril 1942, André Rousseaux déclare que *Les Cahiers du Rhône* « constituent une des initiatives les plus heureuses de renaissance spirituelle et poétique qui se dessine avec une force croissante ».

bravo aussi pour les Cahiers. Tout ceci dans une bousculade folle que je vous expliquerai. Et juste à ce moment Paulhan et sa femme sont ici de passage. Alors ne m'en veuillez pas du sommaire de ce mot. (Bernard ne me dit pas si les difficultés se sont aplanies pour Les Yeux..., si nous les verrons en vente ici ? Des nouvelles que me donne Paulhan me font particulièrement souhaiter que tout se soit bien passé).

Mais je ne sais toujours pas si ce que je vous écris vous atteindra civil : j'espère que vous vous ferez photographe militaire, pour vos amis, et que vous me compterez pour l'un d'eux ?

Amicalement,

Louis

La visite de Jean Paulhan qu'atteste cette lettre pose un problème intéressant, lié à l'édition des *Voyageurs de l'impériale*. Pour l'histoire de cette édition et des modifications que Paulhan et Gaston Gallimard apportèrent au texte du roman, nous renvoyons à l'article de Michel Apel-Muller, « L'édition de 1942 des *Voyageurs de l'impériale* : une entreprise diabolique », *RCAT 1*, p. 167-208. De passage à Nice en mai 1942, Jean Paulhan a-t-il avoué à Aragon l'importance des mutilations qu'avait subies son roman (dès l'été 1941) ? Sans doute pas, car il se serait heurté à un refus de le publier tel. Il a dû les minimiser, mais surtout annoncer à Aragon que la censure de Vichy interdisait l'édition (voir l'article cité, p. 182-3) : mauvaise "nouvelle" que confirmera la lettre XVI.

◆ 29 mai 1942

La lettre qui suit témoigne de la grande complicité qui unit Béguin et Aragon sur le plan poétique, mais aussi affectif. Béguin cite une partie de « La nuit de mai » dans sa *Prière de Péguy* (Série bleue, III, avril 1942). Dans ce passage intitulé « Note sur la litanie », il démontre l'accord profond liant poésie et prière, deux lieux textuels où le désir de répétition est principe agissant. En parallèle avec un passage du *Chant de notre Rhône* de Ramuz (« *Nuits où les vagues sont venues, nuits d'étoiles aussi, nuits de calme complet* ») il souligne la « *puissante fascination* » d'une strophe de « La nuit de Mai » (« *Les vivants et les morts se ressemblent s'ils tremblent* »).

XV

Villeneuve-lès-Avignon, le 29 mai 1942

Cher ami,
nous voici à Villeneuve. L'air de la Côte nous convenait mal, ici c'est plus sec. J'ai vu chez Pierre Seghers (chez qui il faut désormais m'écrire, ce sera mon adresse permanente) le troisième Cahier du Rhône. Ne me l'avez-vous donc pas

envoyé ? Je continue à être inquiet pour *Les Yeux* : je croyais que toutes les formalités étaient remplies. Rassurez-moi, je vous prie. Je n'ai jamais reçu l'exemplaire pour Elsa que m'annonçait Bernard. Et le seul exemplaire qui m'était parvenu a pris le chemin de l'Amérique où on veut traduire tous mes poèmes. Ce qui fait que je n'ai plus de ce livre que des épreuves incomplètes.

Votre Péguy m'intéresse beaucoup, encore que je n'aie fait que le parcourir, et vous me trouverez vaniteux et stupide, mais j'ai été très touché et très fier d'y être cité comme je le suis. Ceci me montre plus que toute autre chose l'accord qui règne entre nous, au-delà des mots. (Dans un moment précisément où ma poésie est l'objet d'une belle levée de boucliers).

Votre sort militaire est-il enfin fixé ? Voulez-vous remercier Raymonde Vincent de m'avoir écrit. Ma femme et moi regrettons que cette époque mette entre nous ces distances infranchies, sinon infranchissables. C'est le temps des amitiés traversées.

Bien amicalement,

Louis A.

Réception : La poésie en guerre.

Polémique à Paris autour des Cahiers du Rhône.

Le premier *Cahier du Rhône* dirigé par Béguin parut en mars 1942, à peu près dans le même temps que *Les Yeux d'Elsa*. À partir de mai, journaux et revues commencèrent à rendre compte de ces nouvelles publications. La présentation du projet des *Cahiers du Rhône* dans *Nos Cahiers* et dans *Curieux* suscita à Paris et en Suisse romande de vives polémiques. Deux points, notamment, furent mis en cause : la prétention de Béguin d'« annexer » des poètes français et l'absence de fondements géographiques ou culturels à la « théorie » rhodanienne.

André Billy consacra d'après « Propos du samedi » aux *Cahiers du Rhône* dans *Le Figaro* du 30 mai 1942, où il insistait avec beaucoup d'ironie sur le statut de simple « professeur » de leur directeur (à trois reprises, ce qualificatif est avancé). Il condamnait l'idée de la communauté des peuples rhodaniens qu'il trouvait inopportune et choquante : « *C'est la communion des pays de France qui compte pour nous avant tout* ». Quant au rhodanisme, il l'estimait non fondé : hétérogénéité des rives du fleuve, variations du fleuve lui-même, absence de relations entre Avignon la ville des Papes et Genève la calviniste, absence de rôle

dans les transports fluviaux¹... Et surtout, il accusait Béguin de vouloir « *ajouter aux dissensions françaises* » en prononçant des exclusives contre des écrivains².

Albert Béguin avait en effet parlé de la « *voie royale* » du génie français, « *aujourd'hui celle de Claudel et de Péguy, non pas celle de Montherlant ou de Giono* » (*Nos Cahiers*, p. 40), rejoignant ainsi très précisément, les positions d'Aragon. Car celui-ci s'en était pris lui aussi à Giono et Montherlant dans « *La leçon de Ribérac* » (juin 1941), s'insurgeant contre la « *morale de midinette* » que Montherlant, misogyne et obsédé de l'idée d'une décadence française, croyait lire dans la morale courtoise médiévale³, et contre l'attitude de fuite de Giono, pacifiste intégral, qui avait déclaré : « *mieux vaut vivre à plat ventre que mourir debout* ». L'idéologie suspecte de l'un et le défaitisme de l'autre étaient, en un sens, plus dangereux, car plus sournois, que la franche collaboration avec l'occupant.

Plus tard, en novembre 1942, dans un texte qu'il donnera à Béguin, Aragon qualifiera le « gionisme » de « *maladie de l'esprit* » (« *La conjonction ET* », *Controverse sur le génie de la France*, Les Cahiers du Rhône, Série bleue, V, p. 168). Il approfondit une conception du héros français, abordée déjà dans « *La leçon de Ribérac* » et sur ce plan, s'oppose à Giono, responsable à ses yeux d'une « *déviations intellectuelle* » qui conduisit la jeunesse à rejeter « *non seulement la conception de l'héroïsme militaire, mais celle de l'héroïsme tout court* ».

D'autre part, l'idée de la confluence des deux courants chrétien et matérialiste, longuement développée par Béguin dans *Nos Cahiers* (p. 44 et suivantes) était au cœur des préoccupations d'Aragon à l'époque ; « *La conjonction ET* » les considère comme la double source de notre tradition nationale. C'est sur cet

1. Critiques relayées, en partie, dans un article de Robert de Traz, critique littéraire à *Curieux*, qui s'exclamait : « *Comment en Suisse pouvons-nous grouper autour du Rhône ?* », et qui démontrait lui aussi l'absence d'unité du fleuve, tant du point de vue des transports qu'au niveau géographique, politique ou linguistique (« *Le Rhodanisme, une vue de l'esprit* », 26 juin 1942).

2. Le point de vue d'André Billy était déjà celui du critique romand Charles Guyot, que les distinctions de Béguin « *peinaient* » (« *À propos des Cahiers du Rhône* », *Curieux*, 22 mai 1942).

3. Voir sur ce point Lionel FOLLET, *AURÉLIEN, le fantasme et l'Histoire*, Les Belles-Lettres, 1988 (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 375), p. 135.

4. La condamnation de l'attitude de Giono pendant la guerre et de son influence néfaste sur une partie des Français est également très nette dans *Les Communistes*, où son nom est amalgamé à ceux d'hommes plus marqués à droite comme Céline ou Déat (voir par exemple E1, I, p. 121, ou II, p. 98). Ce qui était reproché à Jean Giono, par Aragon et par le milieu résistant, tenait toutefois moins à une collaboration effective avec l'occupant qu'à son défaitisme ou à ses écrits (*Colline, Regain*), prônant le retour à la terre et de ce fait aisément récupérables par l'idéologie pétainiste.

accord essentiel, que put naître l'amitié entre le poète communiste et l'éditeur catholique et se constituer la résistance intellectuelle à l'occupant nazi.

André Billy ne s'y est sans doute pas trompé, lorsqu'il brandit l'idée d'unité nationale face à la coupure opérée par Béguin. Toutefois, il accepta de publier *in extenso* la réponse d'Albert Béguin, le 16 juin 1942. Celui-ci persiste alors dans ses propos initiaux et ajoute aux deux noms de Giono et de Montherlant ceux de Drieu La Rochelle et d'Alphonse de Châteaubriant, qui sont « *en dehors de la tradition rationaliste et de la lignée chrétienne* », soit hors les deux courants inhérents au génie français. Or ces noms sont ceux de deux collaborateurs notoires : à l'instar de Drieu, dont l'itinéraire politique est bien connu, Alphonse de Châteaubriant (1877-1951), directeur du journal *La Gerbe* à partir de 1940, fut un fasciste de la première heure, ce dont témoigne, dès 1937, *La Gerbe des forces*, texte tout à la gloire du national-socialisme. Ainsi, Béguin trace avec plus de netteté encore la ligne qui sépare les écrivains de la double tradition nationale, de ceux qui d'une manière ou d'une autre acceptent de se compromettre avec l'occupant hitlérien.

La querelle du « Cantique ».

Dans les années 40, une étrange ardeur à lire la poésie s'empara des revues et des journaux. La poésie se révélait le moyen par lequel exprimer la douleur de l'oppression quotidienne, mais aussi l'espoir de jours meilleurs. Les revues françaises se nommaient alors : *Les Cahiers du Sud* (Jean Ballard à Marseille), *Poésie 42* (Pierre Seghers à Villeneuve-lès-Avignon), *Confluences* – interdite à la suite de la publication de « Nymphée¹ » – (René Tavernier à Lyon), *Fontaine* – où paraît le 30 mars 1942 « Le cantique à Elsa » – (Max-Pol Fouchet à Alger).

Les revues suisses, régulièrement distribuées en zone sud, jouèrent un rôle non négligeable dans le ressaisissement moral et intellectuel. *Suisse contemporaine*, la revue de René Bovard (Lausanne), *Lettres* fondée par Pierre-Jean Jouve et Pierre Courthion, *Traits* (François Lachenal et Jean Descoullayes, Lausanne), et la revue chrétienne *Nova et Vetera* se donnèrent pour objectif de « *rendre service aux lettres françaises exilées ou réduites au silence*² ». L'hebdomadaire neuchâtelois *Curieux*, dont nous avons déjà parlé, se fit lui aussi l'écho de la nouvelle poésie née des circonstances, celle de Pierre Emmanuel ou d'Aragon.

Au nord, la censure pointilleuse filtrait poésie et littérature ; pourtant, elle laissa passer dans *Candide* quatre vers de « Plus belle que les larmes » le 18

1. Voir *infra* lettre XX.

2. Albert BÉGUIN, « L'édition suisse pendant la guerre », *Esprit*, 1^{er} septembre 1945, p. 526.

février 1942 ; dix mois plus tard, le même journal, reprenant ces quatre vers indiquera que des « *milliers de lecteurs [les] savent déjà par cœur, par cœur parce qu'ils y ont reconnu leur cœur et celui encore saignant de leur patrie meurtrie* » (11 décembre 1942).

Dans *Le Figaro*, où André Rousseaux tenait une chronique, « La Critique en voyage », la poésie était à l'honneur. Mais la censure amputa son article du 6 septembre 1942, consacré aux dernières publications des *Cahiers du Rhône*, de tout ce qui avait trait aux *Yeux d'Elsa* (Lettre de Béguin à Hauser du 9 septembre 1942 et ci-après lettre XX).

Du côté de la critique autorisée, en zone sud, l'unanimité était loin d'être faite autour d'Aragon en 1942. Dans *Le Figaro* du 9 mai 1942, on lit sous le plume d'André Rousseaux :

Et voici le tirage à part du « Cantique à Elsa », qui va probablement aviver certaine querelle dont je suis les épisodes depuis quinze jours autour de la Méditerranée

Alors que Rousseaux et Béguin se « *relan[çaient] des lambeaux de strophes qu'ils] sav[aient] déjà par cœur* », à Marseille s'élevaient « *des réserves sévères* » :

Lanza del Vasto ne marchait pas, Léon-Gabriel Gros refusait de prendre la facilité et l'ingéniosité pour de la grandeur. À Tunis, cela continua. Jean Amrouche garde pour une poésie plus pure son approbation difficile.

Effectivement, *Les Cahiers du Sud* restèrent muet sur la parution du « Cantique » et des *Yeux d'Elsa* tandis que, dans le même temps, la revue saluait *Exil* de Saint-John Perse et que son chroniqueur, Léon-Gabriel Gros, rendait un vibrant hommage au dernier recueil de Lanza del Vasto : *Le Chiffre des choses*. Bien autrement qu'Aragon, ce poète tint le haut du pavé dans les revues littéraires de l'année 1942 : la revue *Pyrénées* lui consacra même un numéro complet¹, tandis que *La Revue des jeunes* et *Fontaine* lui accordèrent chacune une chronique. *De la Poésie comme exercice spirituel*, numéro spécial de *Fontaine* (mars 1942) lui fit également une large place. Adeptes de la « pensée d'Orient », disciple de Gandhi et de la non-violence, Lanza del Vasto, qui revenait d'un long voyage en Inde, prônait le retour à des valeurs traditionnelles (le retour à la terre notamment) ancrées dans la sagesse orientale. Dans « La conjonction ET »,

1. Manifestation condamnée par Criton dans *Positions*, 19 septembre 1942, et par Henri Hell dans *Fontaine*, n° 22, juin 1942.

Aragon songe, de toute évidence, à ce poète, lorsque, critiquant les intellectuels qui se tournent vers d'autres traditions que la tradition nationale, il précise : « *Veut-on fixer les idées ? Vers l'Espagne, vers l'Inde* ¹... ». Dans la lettre XVI, Aragon en parle ironiquement comme du « *grand poète Lanza del Vasto* », témoignage de son amertume et de son irritation devant l'audience accordée à un poète, parfois publié dans les mêmes revues que lui².

Quoique cela ne fût nulle part écrit, l'alternative semblait réelle, et la querelle sérieuse ; Albert Béguin écrit en juin 1942 :

on nous somme de choisir, d'exclure, parmi les poètes de l'admirable éclosion française de 1940. Il paraît qu'il faut aimer Robert Ganzo, lui seul, ou Lanza del Vasto, que parler d'Aragon ne se peut dès qu'on cite Jouve ou Emmanuel [...] Méfions-nous, on est en train de constituer des partis poétiques, des sectes adverses ; la poésie ne peut qu'y perdre. La poésie a mille visages et la seule qui doit être rejetée est la fausse

Contre ces exclusives, Béguin proclame le droit d'aimer Pierre-Jean Jouve, Pierre Emmanuel, Aragon et Supervielle :

à chaque poète, nous avons été contraints de redire, en dépit des nuances, certaines choses semblables, que leur poésie naissait tout près de la commune destinée en même temps qu'au cœur de leur vie la plus personnelle ; et qu'elle n'était poésie qu'à partir de l'instant où une langue était trouvée, capable de transporter la réalité, intérieure et extérieure, dans cette diction qui la fait exister d'une façon nouvelle, communicable aux autres hommes

(*Fontaine*, n° 22, juin 1942, p. 166)

Bien que celle-ci fût paraître plusieurs textes d'Aragon, les collaborateurs de la revue *Confluences* étaient loin d'être tous acquis à la poésie aragonienne. Georges Lorris, adjoint de René Tavernier, publia un article dans le n° 10 : « Un prétendu renouveau poétique ». Il s'y insurge contre l'hermétisme de la poésie de 1942, sorte de mallarméisme à rebours, où l'obscurité est davantage un moyen que l'aboutissement d'une recherche visant à rendre tout leur sens aux mots :

La poésie actuelle – écrit-il – propose une terminologie imprécise au service d'une métaphysique improvisée, où les mots semblent choisis au

1. À travers l'Espagne, Aragon vise probablement Montherlant, très attiré par la civilisation espagnole.

2. Par exemple dans *Fontaine*, n° 18, février 1942, qui publia le « Cantique à Elsa », mais aussi des « Portraits » de Lanza del Vasto. Voir également *Fontaine*, n° 19-20, mars-avril 1942.

hasard de leur sonorité, avec le seul souci que leur signification propre soit totalement insaisissable.

(*Confluences*, n° 10, p. 451)

Pour Lorris, la poésie d'Aragon et son manifeste dans *Le Crève-Cœur*, seule réponse offerte à l'hermétisme ambiant, sont loin de proposer une solution satisfaisante. L'éthique poétique proposée par Aragon et saluée, selon Georges Lorris, d'un enthousiasme unanime par les différentes chapelles littéraires est à ses yeux « *parfaitement anachronique* » (p. 453). Il déclare préférer les textes du surréalisme comme *Anicet*, *Le Traité du style*, ou *Le Paysan de Paris* à « *l'éclatante inactualité* » du *Crève-Cœur* qui paraîtra probablement pour la postérité « *au niveau de Toi et moi* » (p. 453). Bref, ce recueil « *s'inscrit en marge du mouvement actuel et, par contraste, en accuse les traits. Il ne résout aucun problème, et la question de l'école poétique contemporaine reste entière* » (p. 453).

Georges Lorris termine sur une accusation qui, à travers les poètes hermétiques, vise également Aragon (p. 455) :

[les poètes hermétiques] *ont une grave responsabilité dans l'avenir de la poésie française et dans LE RETOUR BRUTAL À UN CLASSICISME EXTRÊME ET EXCESSIF qui me paraît devoir en être prochainement la rançon.*

Si un fin lecteur comme Albert Béguin percevait très justement la contrebande aragonienne, celle-ci, on le voit, n'était pas saisie par tout le monde.

Deux mois plus tard, toujours dans *Confluences* (n° 12), Jean-José Marchand déclare avoir été déçu par les poèmes d'Aragon figurant dans *Cahiers de poésie* (Série bleue, II, avril 1942). « *Pour un beau vers – écrit Marchand – que de strophes de ce goût : J'ai retiré ce radium de la pechblende [...] Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes* ».

Devant ces interdits ou ces critiques prononcés par quelques littérateurs, dans un moment où la poésie acquérait un prix qu'elle ne connaissait pas en d'autres temps, Aragon fit montre d'une sensibilité d'écorché, qui se révèle dans les lettres adressées alors à Albert Béguin. La « *levée de boucliers* » qu'il évoque dans les lettres XV et XVI est toutefois à nuancer : en effet, de nombreuses coupures de presse conservées dans le dossier des éditions de La Baconnière témoignent que la poésie des *Yeux d'Elsa* fut aussi reçue comme l'expression authentique et juste du malheur collectif de la France et de son espérance¹.

1. Voir par exemple les articles de Roger Schafter dans *Le Pays Porrentruy*, 29 juin 1942, Louis Le Sidaner dans *La Page*, Nice, 16 avril 1943 ou Marcel Raymond dans *Traits*, Lausanne, juillet-août 1942.

◆ 5 juin [1942]

XVI

Villeneuve, le 5 juin

Cher ami, vos deux mots du 1^{er} juin me sont arrivés hier par le même courrier, c'est-à-dire très vite. Ils m'apportent un grand soulagement. J'avais craint pour ces Yeux, car Les Voyageurs n'ont pas eu la même chance, et c'est pour eux la panne définitive. Ou du moins longuement provisoire¹.

Les espaces de la « Valse² » sont vraiment le moindre mal. Le livre est très plaisant, et pour moi miraculeux. Les délais d'expédition sont bien irritants. J'espère qu'il n'y aura pas entre-temps de désastre. Et surtout, voyez-vous, je crains un peu le mécanisme de la distribution. Je vous re-signe la librairie Gras à Nice (rue de Paradis) qui est à faire particulièrement bien servir. Si cela vous intéresse je puis vous fournir la liste des souscripteurs au « Cantique ».

Une de mes raisons de crainte est précisément votre Péguy³ : le détour par Nice n'explique pas que je ne l'aie pas reçu, Seghers me dit l'avoir depuis quinze jours au moins, et j'étais à Nice alors. En fait les Cahiers ne sont pas visibles chez les libraires. Il y a beaucoup à faire en ce sens. Que ce soit par Seghers ou autrement. La presse des Cahiers est déjà assez grande, et il est fâcheux que vous en perdiez le bénéfice.

(Je dois dire que le point de vue deux fois exprimé, à Curieux et à Traits⁴, sur votre « Cours poétique du Rhône », me paraît fâchant et borné, et de le voir plus poliment repris par André Billy n'arrange rien).

Pour ce qui est de la "levée de boucliers", elle est plus sournoise que vous ne pensez, et l'article de Lorris n'en est qu'une manifestation pour ainsi dire secondaire et maladroite, bien que symptomatique. Vous n'avez pas vu l'article de Rousseaux dans Le Figaro, où celui-ci prenait la défense du « Cantique » contre la campagne parlée qu'il avait constatée à Lyon, à Marseille, à Tunis et à Alger ? Le milieu des Cahiers du Sud tient le pompon dans l'affaire, et le centre de tout cela est le grand poète Lanza del Vasto. L'attaque poétique suit l'autre⁵, et compte bien obtenir les résultats que l'autre n'avait pas obtenus. Par lettre, et

1. Voir *supra* lettre XIV.

2. Il s'agit du poème « Elsa-Valse » qui fait partie du « Cantique à Elsa ».

3. Voir *supra* lettre XV.

4. La collection de *Traits* de 1942 ne comporte pas d'article au sujet des *Cahiers du Rhône* ; il s'agit sans doute d'une confusion de la part d'Aragon.

5. Manifestement l'attaque politique. Aragon pense probablement à l'article de Drieu dans *L'Émancipation nationale* du 11 octobre 1941, qui dénonçait la contrebande de « La leçon de Ribérac ».

le tout réduit à ces quelques lignes, ça prend l'air de propos de persécuté, mais je vous assure qu'il n'en est rien. Mes nouvelles de Paris m'apprennent que cela est mené là-bas aussi, et en l'absence des textes ce qui est parfait. Or tout ceci risque de rester sans contrepoids.

Je suis très heureux que vous ayez aimé « Mille regrets » et « La belle épicière » (Elsa vous salue et vous remercie du mot que vous en dites), mais j'avoue que je suis surtout curieux de ce que vous penserez d'« Henri Castella », la plus longue et la moins flatteuse de ces nouvelles, celle que je préfère et que – les gens lisent si mal – je crains que les lecteurs sacrifient. Les préférences vont généralement à la troisième (« Le destin personnel »).

J'ai fait vos commissions à Seghers.

Nous sommes ici je pense pour quelque temps. Au cours de l'été nous voyagerons un peu, mais Villeneuve restera notre port d'attache. À vrai dire, nous n'avons guère l'intention de retourner à Nice, devenu incertain. Nous cherchons un logement ici ou à Avignon, mais je dois dire infructueusement jusqu'ici.

Je suis un peu soulagé aussi par le caractère restreint, et différé, de votre service militaire. Je regrette bien sûr la photo et l'uniforme. Mais...

Oui, nous avons vu Paulhan. Vos informations sont ou étaient exactes : sauf qu'à ce groupe sympathique il fallait joindre Asmodée. Mais la présence de celui-ci a fâché Gilles, et aussi que nos quatre lurons prétendaient bannir de chez eux Chaminadour, Barbezieux et l'amateur de taureaux. Tout semble remis en question. D'ailleurs cette histoire est assez obscure, et je crois sans grand intérêt.

Vous me dites qu'on parle déjà des Yeux en Suisse. S'il y a des coupures, pouvez-vous me les envoyer ? Je ne vois rien bien entendu ici. Et même si vous pouviez me procurer La Gazette de Lausanne d'il doit y avoir 15 jours environ, où il y a paraît-il eu un article enthousiaste sur Mille regrets, je vous en serais très reconnaissant. Merci.

(Une drôlerie : Gallimard pris de remords de m'avoir payé un franc par exemplaire du Crève-Cœur, premier tirage, et surtout frappé que je vous aie donné les poèmes suivants, m'écrit spontanément de Paris pour m'annoncer qu'il me fait un "rappel" comme on dit dans l'armée, de 3000 balles sur ces 2000 exemplaires ! Fait sans exemple dans les annales de l'édition, et celles de la famille Gallimard).

Elsa a écrit à Lucien de Dardel¹ que, si ça lui convient, il pourrait s'entendre avec vous la concernant et me concernant. Je ne sais s'il le fera, mais je pense que vous ne m'en voudrez pas, que ça ne vous dérange pas ? Le tout pas pressé du tout, et me semble-t-il pouvant s'arranger quand Les Yeux auront déjà quelques mois.

1. Rédacteur en chef de *Curieux* : sans doute s'agit-il ici de droits d'auteur pour les textes qu'Elsa et Aragon y avaient publiés (voir *supra* lettre VIII).

Voilà une lettre interminable, heureusement que la feuille la limite. Mais non pas mon amitié.

Louis

L'alinéa qui relate un récit de Paulhan est manifestement crypté pour la censure. Selon l'usage en ces temps troublés (Seghers dissimule parfois Aragon sous le nom d'Anicet), des écrivains sont ici désignés par un titre ou un nom de personnage. Ainsi, l'on reconnaît Mauriac sous *Asmodée*, titre d'une pièce qui eut un grand succès en 1937. Drieu La Rochelle apparaît de façon transparente sous le nom de *Gilles*, titre d'un roman de 1939, auquel *Aurélien* constituera une manière de réponse. *Chaminadour* est le titre d'un roman de Marcel Jouhandeau, qui rebaptisait ainsi Guéret, sa ville natale, en 1934. *Barbezieux* renvoie à Jacques Chardonne, lui-même originaire de cette ville, et qui publia en 1938 *Le Bonheur de Barbezieux*, tandis que « *l'amateur de taureaux* » dissimule à peine Montherlant, passionné de taumachie. Ces écrivains – sauf évidemment François Mauriac – étaient tous compromis avec l'occupant et avec Vichy : Drieu, profondément fasciste, Jouhandeau qui fut inquiet à la Libération pour un article de 1941, exaltant le peuple allemand, ou Jacques Chardonne qui publia dans la *NRF*, dès décembre 1940, un article incitant ouvertement à la collaboration : « *L'été à la Maurie* » prêtait aux habitants de son village des sentiments de sympathie sans équivoque pour l'occupant allemand et constitua alors un modèle du genre. Quant à Montherlant, il avait fait paraître en 1941 son livre de foi en Pétain : *Le Solstice de juin*.

Il est fait allusion ici à un épisode précis de l'histoire de la *NRF* : Drieu La Rochelle chercha, au printemps 1942, à se débarrasser de la revue, où il avait supplanté Jean Paulhan depuis la défaite, et qu'il avait orientée dans un sens nettement pro-nazi¹. Il proposa quatre noms pour assurer le comité de rédaction : André Gide, Paul Valéry, Paul Claudel et Léon-Paul Fargue, auxquels renvoie selon toute vraisemblance la formule d'Aragon : « *nos quatre lurons* ». Or ce comité pressenti avait réagi vivement à la présence d'écrivains collaborateurs dans la revue, notamment Paul Claudel, qui donnant sa réponse à Drieu, déclara : « *Soit, mais à la condition que les traces de cet immonde putois de Montherlant*

1. Sur l'histoire de la *NRF* des années d'occupation, voir l'article de Lionel RICHARD, « Drieu La Rochelle et la *Nouvelle Revue Française* des années noires », *Revue d'histoire de la seconde guerre mondiale*, n° 97, janvier 1975, p. 67-84. Les articles de Ramon Fernandez, Robert Brasillach, Alphonse de Châteaubriant, Lucien Rebatet ou Armand Petitjean donnèrent à la *NRF* de l'année 1941 une coloration de plus en plus exclusivement idéologique.

soient d'abord désinfectées¹ » et Paul Valéry, qui estimait que le premier numéro devait absolument être produit par le comité nouvellement choisi, à l'exclusion des signatures anciennes, comme celles de Jouhandeau, de Drieu ou de Giono. C'est Paulhan qui suggéra que Mauriac remplace alors Claudel sur la liste, au grand dam de Drieu, qui y vit un caractère politique trop net. Quant à Aragon lui-même, une lettre de Valéry² laisse supposer qu'il fut pressenti – probablement par Jean Paulhan – pour collaborer à la direction de la revue à ce moment.

◆ 13 [juin 1942]

XVII

Villeneuve, lundi 13

Cher ami,
à l'instant votre mot contenant l'extrait de l'article pour Fontaine³. Merci pour cela encore. Il me semble qu'au monde il n'y a que vous qui m'entendez. Je passe ma vie au milieu des échos les plus offensants, de la calomnie basse, de l'intrigue. Encore tout à l'heure au même courrier... mais qu'ai-je à me préoccuper de la conjonction d'un Ballard⁴ et d'un Malraux ? Cela parle pourtant, les propos reviennent, vous heurtent. Il paraît que c'est cela l'existence. Toujours aucun signe de vie des Yeux, les exemplaires en panne où donc ? Je reçois à l'instant Génies de la France et l'Emmanuel⁵.

Avec tout cela je suis en reste avec vous, je ne vous ai pas répondu à deux lettres, ni à l'envoi de l'article sur Mille regrets qui m'a fait tout le plaisir que vous n'imaginez pas et dont Elsa vous remercie.

Mais ce mot-ci a pour but de vous dire : venez. On vous logera à Villeneuve, je vais de ce pas retenir une chambre pour le 17 au soir. Comme ceci vous arrivera par [Pierre] Emmanuel dans la journée du 15 au plus tard, je suis bien assuré qu'on peut compter sur vous. J'ai un grand poème à vous lire⁶.

1. Pierre ANDREU et Frédéric GROVER, *Drieu La Rochelle*, Hachette, 1979, p. 489. Mes informations sur cet épisode sont tirées du chapitre V de cet ouvrage très documenté (deuxième partie, p. 489 et suivantes).

2. Citée par Andreu et Grover, *ibidem*, p. 490.

3. Albert BÉGUIN, « Quatre de nos poètes : P.-J. Jouve, P. Emmanuel, L. Aragon et J. Supervielle », *Fontaine*, n° 22, juin 1942. V. *supra*, p. 263.

4. Jean Ballard, directeur des *Cahiers du Sud*.

5. *Génies de la France* de Marcel Raymond, *Le Poète et son Christ* de Pierre Emmanuel, tous deux publiés aux *Cahiers du Rhône*. L'exode avait conduit Pierre Emmanuel à Dieulefit, d'où il sera en constante relation avec Aragon avant que celui-ci n'entre en clandestinité. Pierre Seghers publia de lui : *Tombeau d'Orphée* (Éditions de Poésie 41).

6. *Brocéliande*.

(Gallimard jaloux et inquiet m'assassine de mots demandant sécurité pour l'avenir dans le domaine poétique !).

À tout de suite, bien amicalement,

A.

Dites l'heure de votre arrivée en gare d'Avignon : pour me faire plaisir.

◆ 18 juin [1942]

XVIII

Villeneuve, 18 juin

Cher ami,

d'abord bravo pour la réponse à Billy. Elle n'était pas volée. Ensuite merci de m'écrire. Enfin Bernard me dit que vous êtes inquiet pour le Génie. Ne le soyez plus, j'ai achevé mon texte, ce matin. Le temps de le taper à la machine et vous le recevrez. Il fait onze feuillets de ma main, ce qui doit donner vingt pages de machine, je suppose ¹. C'est-à-dire que c'est plus court que « [La leçon de] Ribérac », nettement. J'espère que cela ne vous décevra pas trop, parce que ce n'est pas du tout ce que vous me demandiez, bien que ce soit dans le sujet, en plein.

D'autre part, Loys M[asson] me montre votre mot, où je vois que vous serez en France début juillet. Dans les premiers jours de juillet nous serons, Elsa et moi, à Lyon, où vous pourrez me prévenir par Tavernier (de Confluences). Nous quittons Villeneuve le 25 pour une halte à Dieulefit (Pension Beauvallon). De là Lyon vers le premier. Nous rentrons ici vers le 10, ayant loué pour juillet et août une maison de gens qui vont en vacances. Au-delà c'est encore l'incertitude, nous cherchons sans grand succès un toit de plus de durée.

Mais enfin, ceci est dit pour que cette fois notre rencontre soit possible. Dites comment, ou d'un mot chez Seghers d'où cela suivra, ou plus tardivement à Dieulefit ou à Lyon.

J'enverrai ce Génie à Bernard, à son adresse des week-ends. C'est bien ainsi ?

Content que vous aimiez Masson.

Ah, j'oubliais : Elsa a reçu son exemplaire et vous dit un grand merci. Les autres ne sont pas encore là.

Bien amicalement,

Louis

1. « La conjonction ET », voir *supra*, p. 235 et 259.

Dans le courant de l'été 1942, Aragon et Elsa Triolet passèrent quelque temps à Dieulefit, « *patrie des picodons et des belles faïences rustiques, cul-de-sac à l'écart dans les monts de la Drôme*¹ ». D'autres écrivains et artistes séjournèrent dans ce bourg, à la pension Beauvallon ou ailleurs, durant les années d'occupation : Pierre Emmanuel, qui y était professeur, Pierre-Jean Jouve, André Rousseaux, le peintre Wols et sa femme Créty. Cette petite communauté d'intellectuels était en constante relation avec Pierre Seghers et Loys Masson, alors secrétaire de rédaction de la revue *Poésie* 42 ; Seghers brosse le portrait de ce poète de nationalité anglaise et d'origine mauricienne : « *Loys, catholique d'extrême gauche, insurgé permanent, écrira à Villeneuve ses principaux poèmes. Il les publiera dans Poésie, Esprit, Confluences, Fontaine, en Suisse et dans les publications clandestines* ». Albert Béguin fit paraître ses *Poèmes d'ici* en janvier 1943 et resta en relation avec Loys Masson après guerre ; celui-ci servit en effet d'intermédiaire entre Albert Béguin et *Les Lettres françaises*, qui publièrent un article du critique suisse, le 18 août 1945 : « La poésie de Nerval ».

◆ 23 juin [1942]

XIX

Le 23 juin

Cher ami,

Loys [Masson] me montre votre carte, et je me réjouis de vous voir au début de juillet. Nous rentrons à Villeneuve le 10, où nous avons loué un coin pour juillet et août. En attendant nous faisons un tour à Dieulefit (1), mais de toute façon le courrier nous suivra de chez Seghers. Je veux vous rassurer pour le Génie de la France : cet article est parti hier même chez M^{me} Roiron, et j'en ai prévenu Bernard. J'espère qu'il vous conviendra. Le manuscrit ne porte pas de titre. Je vous propose : « D'un humanisme français² ». Mais si vous vouliez pousser la complicité jusqu'à me dire les titres des autres collaborateurs, peut-être cela m'inciterait-il à trouver quelque chose de plus gai, ou un sous-titre, ou un sur-titre concret ? Merci.

Je vous promettais la liste des services du « Cantique » : elle doit bien être quelque part, mais avec les valises non défaites, accumulées à l'hôtel et chez Loys, nous ne retrouvons rien de nos affaires et mon offre prend l'aspect d'une histoire de Gascon.

1. Pierre SEGHERS, *La Résistance et ses poètes*, Marabout, 1978, I, p. 81.

2. Ce sera finalement « La conjonction ET ».

À part ça, je n'ai jamais reçu votre Péguy. J'ai eu l'exemplaire d'Elsa des Yeux (elle vous remercie mille fois pour La Gazette de Lausanne¹), mais jusqu'à présent le paquet de 25 annoncé par Bernard n'est pas arrivé, alors que quelqu'un me dit qu'à Toulouse un libraire a reçu un service de presse (?), mais que personne encore ne semble avoir reçu le livre de la liste des services. Tout cela m'inquiète un peu, parce que j'ai peur que le distributeur en France ait ses idées à lui qui ne soient pas les vôtres ; et aussi de cette idée que vous ne pouvez pas contrôler cela par-dessus la frontière ! Excusez cette impatience de débutant : c'est vraiment mon premier livre...

Bien amicalement et à bientôt,

Louis

(1) où tout de même vous pouvez me toucher par Emm[anuel].

◆ 26 août [1942]

Au cours de l'été 1942 – note Pierre Seghers (*op. cit.*, p. 202) – Aragon, Elsa, Sadoul, Albert Béguin et sa femme Raymonde Vincent se retrouvent à Villeneuve. Dans les jardins du Prieuré, Louis nous lit Brocéliande qu'il vient d'écrire à Nice et qu'il achève ici.

Cet été-là, la saison est d'une sécheresse exceptionnelle. Même sous les platanes, l'ombre brûle. Journées stridentes de cigales, nuits de grillons.

Exceptionnels comme la terre par le soleil craquelée, comme le Rhône à sec dans ses plus basses eaux, les poèmes de Brocéliande qu'une ardeur, qu'un soleil intérieur consomment.

Aragon et Béguin se rencontrèrent donc en août 1942 ; la lettre qu'on va lire témoigne qu'entre eux, les rapports n'allèrent pas toujours sans heurts : Aragon évoque une querelle dont les termes et les enjeux ne furent hélas confiés qu'aux seuls platanes du Prieuré. Bernard Anthonioz me signale que Béguin avait un tempérament très vif, qu'il ressemblait en cela à « *une admirable mécanique d'horlogerie neuchâteloise dans laquelle il y avait de temps en temps une éruption de sang mexicain*² », ce qui peut expliquer l'altercation entre les deux hommes.

S'agissait-il d'une dispute portant sur le problème crucial de "l'action immédiate" contre l'occupant, « *chose saignante* » en effet, qui suscita de vives

1. Voir la demande d'Aragon, *supra*, lettre XVI.

2. La mère de Béguin était d'origine mexicaine ; entretien avec Bernard Anthonioz du 19 mars 1992.

controverses au sein de la Résistance au cours de cette année 1942 ? L'éventualité de représailles massives à la suite d'attentats anti-allemands, contre les otages emprisonnés ou les membres de la famille du "terroriste", divisa gaullistes, partisans d'un attentisme prudent, et communistes, dont les plus combattifs prônaient la lutte armée, inaugurée par Pierre Georges – le futur colonel Fabien – le 22 août 1941¹.

XX

Villeneuve
Le 26 août

Cher ami, excusez-moi de ne vous avoir pas répondu immédiatement : Villeneuve est décidément un lieu très passant, et nous avons été submergés de visiteurs (finalement nous rentrons à Nice, le 1^{er} octobre, à notre ancienne adresse, n'ayant pas trouvé à nous loger ici où nous ne pouvons demeurer que jusqu'au 20 septembre).

Oui, j'ai bien reçu les 25 exemplaires des Yeux, à peine après votre départ. Et Le Poète et son Christ, et le livre de M[arcel] Raymond. Je sais que le livre est en librairie. Personne n'en parle dans les journaux. Rousseaux (que je verrai d'ici deux jours) m'avait dit que si dans les trois semaines (cela en juillet) il n'y avait pas eu d'article dans Le Fig[aro], cela voudrait dire qu'il y avait opposition. Jusqu'à présent il n'y a eu que votre article dans Fontaine. Cependant on m'écrit de Nice (Librairie Gras) que cela "s'est enlevé comme un Goncourt des meilleurs jours" et on me demande "d'insister auprès de l'éditeur" pour un rapide réapprovisionnement. Voilà, c'est fait.

Il semble que les envois de presse de la liste des Cahiers soient arrivés, au moins en partie. Mais jusqu'à présent aucun des destinataires de ma liste personnelle n'a rien reçu, et cela ne va pas sans ennuis divers, gens vexés et incrédules, visiteurs qui en voyant chez moi veulent emporter un exemplaire difficile à refuser, Henri Matisse qui l'a acheté sans attendre, etc. Vous me rendriez grand service en écrivant encore à ce sujet, peut-être quelque chose peut se faire² ?

Pour ce qui est des "consignes" de presse : cependant Candide a pu citer six vers du poème paru l'autre semaine dans Curieux³, un mot a passé dans Voici la

1. Voir Jean-Pierre AZÉMA, *De Munich à la Libération*, Seuil, Points-Histoire, 1979, p. 240 et suivantes. Sur cette question, les communistes n'étaient d'ailleurs pas tous d'accord à l'époque.

2. Voir *supra*, p. 236.

3. « Art poétique » paru le 16 août 1942 dans *Curieux*, et dont *Candide*, gardant le titre d'Aragon, reprendra les huit premiers vers dans son édition du 19 août 1942 (n° 961), rubrique "Boîte aux lettres", p. 3.

France de ce mois¹ *me concernant. Mais Confluences est suspendu pour soixante jours à cause de « Nymphée » : les détails me manquent, Tavernier est allé à Vichy et n'a plus donné signe de vie, ce qui est inquiétant sans l'être².*

Je pense que le mieux que nous ayons à faire est de ne plus parler d'une discussion, qui n'a pris son âpreté que du fait qu'elle portait sur une chose saignante, et ce n'est pas une image. Vous savez bien que ce que je pense est dans ce que j'écris ; et peut-être sera-t-il bien que ceci me soit l'occasion d'accepter de vous ce titre que vous proposiez à mon article, « La conjonction ET », qu'une ni dix soirées ne peuvent démentir.

Je ne sais si vous aviez raison pour le dernier morceau de Brocéliande, mais il m'a semblé qu'il devait y avoir là quelque chose, que votre réaction montrait, qui ne servait pas mon dessein véritable. Et vous aviez dit du titre de ce morceau (« Explication du poème ») une chose qui coïncidait avec ce qu'Elsa en avait pensé. Enfin j'ai trouvé ce titre provocant, et inutilement : je l'ai remplacé par « Le ciel exorcisé », qui accuse le côté antidémoniaque de l'affaire.

Quand paraît cette Controverse ? J'aimerais beaucoup la recevoir tout de suite, quand elle sortira, nonobstant douanes et maléfices. J'ai donné à Max-Pol une « Introduction à la vie héroïque de Joë Bousquet³ », qui prolonge cette idée du héros ébauchée dans la controverse. C'est une idée à laquelle je m'attache, autour de laquelle je tourne, de plus en plus : à cause sans doute des terribles exemples qui m'en sont chaque jour à nouveau proposés⁴. J'ai l'impression qu'un jour cela fera une série de textes à réunir, où « Ribérac » reprendrait même sa place. Enfin ce jour-là n'est pas demain, parce que pour un tel livre il ne faudrait pas toujours mâcher les mots.

Elsa vous envoie à tous deux ses meilleurs souvenirs. Priez Raymonde Vincent de ne garder de moi que sa meilleure image. Amicalement à vous,

Louis

(Tout à fait épisodiquement : il me revient de Suisse par un voyageur qu'on lui a parlé là-bas de notre querelle... je ne sais d'où cela vient et m'en soucie peu : mais bien sûr tout déformé).

1. Revue publiée à New-York, où Claude Roy dirigeait la rubrique culturelle et littéraire : « Voici la vie de l'esprit ». Dans le n° 29, juillet 1942, Claude Roy conclut sa chronique sur ces mots (p. 96) : « Nous permettra-t-on de dire que le n° 3 de Poésie 42 s'illustre de la rentrée poétique de M. F. Mauriac et d'un très beau poème de M. Aragon : "Absent de Paris" ? ».

2. Sur cette interdiction, voir « De l'exactitude historique en poésie », *L'OP*, X, p. 61-63.

3. Ce texte paraîtra dans la revue *Fontaine*, dirigée par Max-Pol Fouchet (Alger) : n° 23, juillet-septembre 1942.

4. L'héroïsme des soviétiques qui luttent à Stalingrad et résistent à Léninegrad, celui des résistants fusillés en juillet et en août (Joseph Delobel, Valentin Feldman, Mounié Radié, Roger Péronneau... pour ne citer qu'eux) et le calvaire des juifs massivement "raflés" (Rafle du Vél' d'hiv' du 16 juillet 1942) sont les événements auxquels Aragon peut ici faire allusion. Mais il songe certainement aussi aux fusillés de Châteaubriant, du martyr desquels il se porta Témoin dans un texte célèbre.

◆ 22 septembre 1942

Cette lettre montre une nouvelle fois Aragon très attentif à la réception de son œuvre. Il se félicite d'un article très élogieux de Marcel Raymond, universitaire genevois, paru dans *Traits*, juillet-août 1942, n° 9-10, p. 10-11. Cet article parle des *Yeux d'Elsa*, comme d'« une poésie qui est presque un art fermé » par laquelle Aragon « accomplit un acte de portée collective ». Plus loin, Aragon mentionne *Positions*, l'hebdomadaire lyonnais de culture chrétienne, songeant certainement à la rubrique « Les Revues », signée Criton et consacrée le 19 septembre 1942 à la poésie. Criton rend compte du débat qui s'est élevé autour des rapports entre l'événement et la poésie ; il mentionne l'article de Béguin dans *Fontaine* et surtout il cite ces « belles paroles » d'Aragon dans « *Arma virumque cano* » : « Il fallait ce long chemin pour qu'on reprît en connaissance de cause la longue histoire du vers français [...] l'interprète trop souvent ignorant de ce qu'il fait ». Il cite également de « Nymphée », « quelques vers d'anthologie capables de rejoindre ceux de Jean Racine ». Au même moment, Jean Wahl, dans *Fontaine* n° 23 (juillet-septembre 1942), parle d'Aragon dans un article intitulé « Métaphysique et poésie » comme de « celui en qui il a plu, dans le concours tragique de circonstances, à la fée poésie de s'incarner » (p. 337).

XXI

Le 22 septembre 42

Voilà, cher ami, c'est fait : j'ai vu Denoël, et d'autre part j'ai écrit à la "Librairie de l'Université" à Fribourg¹ pour dire que je vous avais donné Brocéliande (le cas échéant, ne révélez pas mon mensonge, j'ai prétendu vous l'avoir déjà promis par avance). Vous en aurez eu copie par Pierre S[eghers], chez qui je serai jusqu'à la fin du mois. Dès le début d'octobre, écrivez à Nice à l'ancienne adresse. (Pour l'instant, c'est-à-dire jusqu'à vendredi nous sommes encore à Dieulefit, d'où P[ierre] Emm[anuel] est parti hier, et je serais heureux que pendant qu'il est chez vous on lui y donne directement des Yeux, puisqu'il faut bien penser que ces S[ervices de] P[resse] sont définitivement perdus).

1. Dont l'éditeur, Walter Egloff, publiera une réédition d'*Aurélien* en 1945 (voir *infra*, p. 283).

Quand sort cette Controverse ? Je viens de lire un article fort agréable de M[arcel] Raymond sur Les Yeux. Pour Brocéliande, il est possible qu'il soit resté quelque part des fautes dans la copie que vous en avez, mais ce seront alors des fautes évidentes, frappe, orthographe... De toutes façons, il y aura possibilité d'épreuves, n'est-ce pas ?

Pour parler des choses pratiques, pour ce qui est, et des Yeux, et de Brocéliande, je ne sais ce que cela fera, mais à la réflexion je désire que vous gardiez cela par devers vous : pour l'instant nous ne sommes pas gênés, Elsa s'est arrangée pour son roman avec Denoël¹, etc. Alors, je préférerais pouvoir savoir un jour ou l'autre trouver cette poire pour la soif en sécurité. Vous m'entendez, j'en suis sûr.

Positions du 19 septembre, et Fontaine de ce mois, montrent que tout ne se fait pas d'un coup. Mais cela n'est peut-être pas démonstratif.

Amicalement à vous,

Louis

◆ 15 octobre [1942]

XXII

Nice, le 15 oct[obre]

Cher ami, ce mot en hâte : nous sommes rentrés à Nice où votre mot m'a suivi. Imaginez-vous que j'ai retrouvé dans ma poche une lettre toute timbrée adressée à Bernard et contenant les corrections de « La conjonction ET » qui ont séjourné là bêtement 15 jours ! J'ai expédié aussitôt avec un mot d'excuses.

Vous trouverez dans cette enveloppe mon portrait par Henri Matisse, à reproduire en tête de Brocéliande plutôt que des sauterelles. Matisse donne l'autorisation. Naturellement le tour noir n'est pas à reproduire, Matisse désire que le fond du dessin soit blanc, et le reste du papier autour teinté (soit par collage du tirage sur papier blanc sur une feuille teintée, ou par impression du dessin sur une réserve blanche d'un à-plat teinté – mais le mieux à mon sens serait la reproduction en pleine page, sans marge aucune, respectant la proportion de la feuille de Matisse si cela est possible dans le format du livre). Enfin reparlez-m'en. Je crois que c'est une bonne solution pour les bibliophiles².

1. *Le Cheval blanc* connut un immense succès (Pierre Daix, *op. cit.*, p. 327). Voir également une lettre de Matisse à Aragon, reproduite dans *Henri Matisse, roman*, I, p. 186. D'après la déposition d'Aragon et d'Elsa Triolet le 15 février 1945, Robert Denoël leur aurait remis à titre d'avances et de droits d'auteur des sommes s'élevant à 374 000 francs (Pascal Fouché, *op. cit.*, p. 204).

2. Et qui sera finalement adoptée. Sur le soin que Matisse apportait à la reproduction de son travail dans une édition littéraire, voir *Henri Matisse, roman*, I, p. 179.

Dites-moi où vous écrire, j'espère que ceci vous atteindra à S[ain]t-Maur. Entre nous, je voudrais bien que Brocéliande sorte quam celerrime... il y a à cela mille et une raisons que vous devinez.

À propos : Les Voyageurs viennent d'avoir le visa et vont enfin paraître à Paris, où rue de Sèvres, m'écrit Paulhan, une librairie me réserve tout son étalage (livres et manuscrits). On aura tout vu.

Amicalement,

Louis

Écrivez à la vieille adresse d'ici.

◆ 4 [février 1943]

La lettre qu'on va lire ci-après a certainement été envoyée en 1943 ; d'après la seule indication temporelle à notre disposition, il peut s'agir de février, de mars ou de novembre, seuls mois de 1943 comportant un « jeudi 4 ». *Brocéliande* ayant paru à la fin du mois de décembre 1942, Aragon en a sans doute vu un exemplaire assez rapidement ; la censure avait autorisé la distribution du recueil en France. J'ai donc retenu la date du 4 février 1943. Deux autres éléments du contenu de la lettre permettent de confirmer cette date de début d'année : la publication illégale de poèmes date, selon Pierre Daix (*op. cit.*, p. 338), de mars 1943 : Claude Morgan rencontre Aragon dans un café et repart en emportant la « Ballade de celui qui chanta dans les supplices » et la « Chanson du franc-tireur ». D'autre part, *Les Voyageurs de l'impériale* ont été furtivement mis en librairie en janvier 1943. Le 2 mars, Aragon écrit à Paulhan : « *Les Voyageurs sont arrivés, tout au moins le bruit en court, je ne les ai pas vus encore* », puis une lettre du 8 avril prouve qu'il a eu le roman entre les mains (*RCAT 1*, p. 203). La date du 4 février est hautement probable : Aragon aurait-il écrit des *Voyageurs*, le 4 mars 1943, qu'ils étaient en « instance de publication », alors qu'il savait que le volume était arrivé en librairie ?

Le rappel de quelques données historiques et biographiques peut éclairer les conditions d'écriture de cette dernière lettre des années de guerre : le 11 novembre 1942, les Allemands arrivaient à Nice. Aragon et Elsa durent quitter la ville, se réfugièrent à Villeneuve, chez Hélène Cingria, puis vécurent quelque temps au-dessus de Dieulefit, dans une maison qu'ils surnommèrent "le Ciel". À partir du 31 décembre 1942 et jusqu'aux premiers jours de juillet 1943, les Aragon furent hébergés par René Tavernier, à Monchat, un quartier de Lyon. C'est vraisemblablement de ce « grenier » où il acheva si « tranquillement » son « livre de prédilection » (*Aurélien*), qu'Aragon s'adresse à Albert Béguin. À partir de juillet et jusqu'à la Libération, Elsa et Louis Aragon vivront clandestinement à Saint-Donat, dans la Drôme.

XXIII

Jeudi 4

Cher ami,

on dit que les lettres parviennent en Suisse, alors je vous écris un mot à la hâte, au hasard. Sans le courage d'en dire long, dans l'incertitude. Aux dernières nouvelles indirectes que j'ai eues de vous, vous étiez, votre femme et vous, ensemble. Mais les enfants ? Nous, après des vicissitudes diverses, une première villégiature qui ne nous a pas mieux convenu que l'air marin, nous voici dans un lieu tranquille, avec pas grand-chose à manger, et très isolés du monde, mais on ne peut tout avoir.

Nous écrivons tous les deux, et c'est tout ce qu'il y a à dire de notre vie. E[lsa] a fini son roman, et écrit une grande nouvelle que j'espère que vous lirez un jour¹. J'ai fini aussi mon roman, Gaston Gallimard doit l'avoir déjà (le précédent toujours en instance de publication !), mais je lui ajoute un épilogue à paraître séparément, comme un petit tome 2, plus tard. Je fais des poèmes, et je parie qu'il vous en tombera sous les yeux. Là-dessus, il faut vous dire que j'ai vu Broc[éliande]. Et que vraiment il faut vous en féliciter et vous en remercier, c'est parfait. Je ne pourrais vous dire combien j'en ai été heureux. Mais je n'ai fait que le voir... Ces points de suspension vous disent le grand désir que j'ai. Pouvez-vous répondre à cette âpre demande ? Et il y a Matisse... (Hôtel Régina, Cimiez-Nice) pour le cas où vous pourriez directement faire les choses pour lui. La Controverse, également vue et parcourue, m'intéresserait tout particulièrement². Je sais que Bernard a vu Borne³, je regrette qu'il n'ait su où m'atteindre, Alain n'a pas mon adresse. Écrivez-moi toujours comme par le passé, cela met du temps, mais si la frontière est ouverte, cela me fera plaisir.

Et tout ce qui ne s'écrit pas.

Amicalement,

Louis

1. Le roman d'Elsa Triolet est *Le Cheval blanc* ; la nouvelle, « Les amants d'Avignon », paraîtra illégalement aux Éditions de Minuit sous le pseudonyme de Laurent Daniel (octobre 1943).

2. *Controverse sur le Génie de la France*, paru en novembre 1942 (Les Cahiers du Rhône, Série bleue, V).

3. Auteur d'un premier recueil *Neige et vingt poèmes* en 1941, le poète Alain Borne, salué par Aragon dans *Les Yeux d'Elsa*, publiera *Contre-feu* aux Cahiers du Rhône en décembre 1942.

L'écriture d'Aurélien.

Aragon parle ici d'un roman qui devrait être déjà en la possession de Gaston Gallimard, et auquel il est en train d'ajouter « *un épilogue à paraître séparément* ». Ces quelques lignes appellent certaines remarques et conduisent à s'interroger sur la datation de l'écriture d'*Aurélien*, et de son épilogue.

Tout d'abord, concernant la genèse du roman. Dans « Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique... », préface donnée par Aragon à *Aurélien* en 1966, l'écrivain insiste à plusieurs endroits sur le début de l'écriture de son texte : « *je me suis mis à écrire Aurélien parce que tu avais écrit Le Cheval blanc* », soit au printemps 1942 (préface à *Aurélien*, Folio, p. 19-21). C'est la vision d'Elsa écrivant son roman qui lui aurait donné l'idée et le courage d'entreprendre *Aurélien*. Cette version des faits est corroborée par Elsa Triolet dans sa « Préface à une "Vie de Michel Vigaud" », de sorte que la date du printemps 1942 est généralement retenue : « *Je te lisais tous les jours un chapitre du Cheval blanc. Ça te rendait heureux. Tu as commencé à écrire Aurélien* » (ORC, XVII, p. 17). Elsa Triolet écrit l'essentiel du *Cheval blanc* en 1942, l'achevant dans le courant de l'hiver¹, au moment où elle partit rejoindre Aragon au "Ciel" avant l'entrée dans la clandestinité. À ce moment, déclare Aragon : « *Aurélien n'était encore qu'à peine entrepris* » (*Aurélien*, Préface, p. 22) ; il le reprit en novembre au "Ciel" et en poursuivit l'écriture à Lyon dans le « *grenier de Monchat* », puis dans la « *petite maison de Saint-Donat* » (*ibid.*).

Deux témoignages pourtant démentent la datation qu'Aragon donne dans sa préface, ceux de Pascal Pia et Louis Parrot : Pascal Pia contacta Aragon en décembre ou janvier 1941, pour lui proposer de collaborer à une revue : *Prométhée*. Le 16 janvier 1941, il écrit à Louis Parrot :

[Aragon] *m'écrit très amicalement [...] Il me dit être "à mi-chemin d'un roman, un peu moins gros que les autres : une histoire d'amour..."*. De son côté, Elsa vient d'achever une nouvelle et en écrit une autre².

Louis Parrot confirme les déclarations de Pascal Pia :

Avant de se fixer sur la Côte d'Azur, Aragon avait habité au Château Rose en Corrèze, puis à Carcassonne où, pendant deux mois il avait écrit les premiers chapitres d'Aurélien.

(*L'Intelligence en guerre*, p.128)

Ainsi, d'après ces deux témoignages, et contre les déclarations d'Aragon, *Aurélien* aurait été commencé en automne 1940, avant l'installation à Nice¹.

1. Voir les souvenirs d'Hélène Cingria, qui hébergea Elsa à la Chartreuse de la Villeneuve à la fin de l'année 1942, dans *La Tribune de Genève* du 24 janvier 1984.

2. Cité dans Lucien SCHELLER, *La Grande espérance des poètes*, p. 54.

Ceci conduit à réévaluer en partie l'influence d'Elsa Triolet sur l'invention du personnage d'Aurélien. La splendide narration par Aragon dans la préface de 1966, de la naissance de son personnage, en « *contrepoint* » à Michel Vigaud, serait donc à considérer comme la mise en texte d'une origine imaginaire. Le Michel Vigaud du *Cheval Blanc* n'a probablement pas présidé à la création du personnage d'Aurélien. Mais ceci ne signifie pas pour autant que le roman d'Elsa Triolet n'ait pas en partie déterminé l'écriture d'*Aurélien* ; la comparaison entre les deux textes met à jour d'évidentes connivences scripturales, qu'il s'agisse de la parenté de la Bérénice d'*Aurélien* avec Élisabeth Krüger, la femme aimée par Michel Vigaud, ou de l'écriture du chapitre X d'*Aurélien* à partir d'une matrice du *Cheval blanc*². Ces échos intertextuels invitent à penser qu'Aragon et Elsa Triolet ont écrit leurs romans en même temps, les trouvailles de l'un interpellant et réactivant l'écriture de l'autre dans un jeu de rivalités créatrices.

La "vérité", Aragon la livre probablement dans un texte trop méconnu, l'introduction à *Elsa Triolet choisie par Aragon* (Gallimard, 1960). Il y atteste (p. 19-20) avoir trouvé « *la force d'essayer ce qui fut Aurélien* » dans « *le courage tranquille* » d'Elsa écrivant les nouvelles de *Mille regrets*³ dans l'hiver 1940-41. Puis il évoque (p. 22) sa « *stupeur* » devant les premiers chapitres du *Cheval blanc*, entrepris dans l'hiver 1941-42, promesse d'un « *roman de grande ampleur* », tandis que lui-même « *désespérai[t] d'Aurélien, interrompu, abandonné* ».

Ainsi Aragon a dû ébaucher son roman dès l'automne 1940 (à Carcassonne) et l'hiver 1940-41, puis le délaissé jusqu'à la reprise décisive du printemps 1942, induite par *Le Cheval blanc*, dont une partie de la diégèse s'ancre dans les années 20, « *un domaine – écrit-il – que je croyais le mien, où je me perdais* » (*ibid.*, p. 23).

Quant à l'achèvement d'*Aurélien*, cette lettre du 4 février 1943 remet totalement en cause ce qu'Aragon avance dans sa préface de 1966. Suzanne Ravis souligne que les dates qu'il a données sur l'écriture de son roman fluctuent selon les paratextes⁴ : en 1958 et en 1968, il en fixait la fin à 1943. Or, dans sa préface de 1966 (p. 23), il dit avoir achevé *Aurélien* « *à quelques retouches près, et l'épilogue [...] en 1944, probablement au mois de mai* », déclaration qui contredit totalement le « *j'ai fini mon roman* » de la lettre à Béguin.

1. Une carte postale inédite d'Aragon (archives Jean Paulhan) mentionne dès le 2 juin 1941 le projet d'un contrat avec Gallimard pour l'édition d'*Aurélien*, ce qui confirme encore un début d'écriture très antérieur au printemps 1942. (La correspondance Aragon-Jean Paulhan est en voie de publication, sous la direction de Bernard Leuilliot).

2. Voir le pointage de Lionel Follet dans *AURÉLIEN, le fantasme et l'Histoire*, *op. cit.*, p. 119.

3. Pour l'influence de *Mille regrets* sur l'écriture d'*Aurélien*, voir Lionel Follet, *ibid.*

4. Dans Suzanne RAVIS *et al.*, *AURÉLIEN ou l'écriture indirecte*, Champion, 1988, chapitre I, p. 12-13.

Deux hypothèses sur ces erreurs de datation d'Aragon : soit, sa « *mémoire de diamant* » l'a trahi, et ce ne serait pas la première fois, soit il a achevé – et envoyé à Gallimard –, une première version d'*Aurélien* en février 1943 (sans l'épilogue) et il a plus tard, à Lyon et Saint-Donat, repris le corps de son roman... pour des raisons qui nous sont inconnues, hypothèse qu'aucune preuve matérielle ne vient confirmer¹.

Quant à l'épilogue, cette lettre semble infirmer également les datations de la préface de 1966 (p. 24) : « *Cet épilogue est écrit au moment où l'on voit le bout du tunnel, entre les deux débarquements* ». Mais est-il vraiment question, dans la lettre à Béguin, de l'épilogue réel d'*Aurélien* ? Modifiant son projet initial, l'écrivain a peut-être conservé ces pages comme les “graines” d'un texte à venir : *Les Communistes*. Ce « *petit tome 2* » en préparation pourrait alors être le “Cahier Jeune France”, qui contient le premier chapitre du tome III des *Communistes* (première édition), hypothèse qui s'appuie sur la proximité d'écriture entre l'épilogue actuel d'*Aurélien* et *Les Communistes*. Dans ce cas, Aragon a pu effectivement rédiger plus tard, entre juin et août 1944, l'épilogue définitif d'*Aurélien*.

Enfin, il n'est peut-être pas inutile de préciser que la première édition du roman est celle de Gallimard en novembre 1944, et non celle de la LUF (Librairie de l'Université de Fribourg) dirigée par Walter Egloff. La date avancée par Crispin Geoghegan, bibliographe d'Aragon², est erronée : l'achevé d'imprimé d'*Aurélien* chez Egloff est du 30 juin 1945, et non 1944 ; d'ailleurs, le copyright “Gallimard – 1944” est indiqué sur le volume de la LUF, et un sondage rapide permet de confirmer qu'il s'agit bien du même texte.

Une question subsiste : pourquoi Aragon a-t-il publié son livre chez Egloff, après l'avoir édité chez Gallimard ? En effet, il n'avait aucun intérêt matériel à le faire, après qu'il eut paru en France, de surcroît chez l'un des plus prestigieux éditeurs français, ce qui lui garantissait une large diffusion. Mon hypothèse est qu'Egloff lui ayant demandé *Brocéliande* (voir lettre XXI), Aragon lui aura promis son prochain roman... peut-être plus tard, après avoir découvert l'édition mutilée des *Voyageurs de l'impériale* ? Revenu finalement à Gallimard en 1944, mais soucieux d'honorer sa promesse à Egloff, Aragon lui aurait toutefois permis de publier, après-coup, une seconde édition en Suisse³.

1. De toute façon, l'hypothèse de Lionel Follet (*RCAT 1*, p. 85 sq.), considérant comme un premier jet le manuscrit d'*Aurélien* que nous connaissons, est désormais caduque.

2. Crispin GEOGHEGAN, *Louis Aragon, Essai de bibliographie*, Londres, Grant & Cutler Ltd, 1979, I, p. 63.

3. Les Éditions Gallimard nous ont très aimablement communiqué la correspondance échangée à ce sujet entre les deux éditeurs en avril-juin 1945 : elle confirme qu'Aragon a bien été l'intermédiaire de cette cession de droits, sans en éclairer les raisons.

1949 : la rupture.

Après la Libération, Albert Béguin continua à suivre la production aragonienne et se fit l'écho des nouveaux livres d'Aragon dans la presse suisse. Ainsi, il rendit compte d'*Aurélien* dans *Servir*, un journal lausannois (le 9 février 1945) : dans cet article brille toute la finesse de ce grand lecteur et critique que fut Béguin ; bien avant l'écriture des *Incipit*, il insistait précisément sur la force de l'incipit d'*Aurélien*, qu'il reprenait au début de son article : « *C'est chose plus rare qu'on ne croit, un début musicalement juste, qui vous avertit que vous avez affaire à une langue qui "chante"* ». Béguin voyait dans *Aurélien* un roman de l'amour malheureux, pétri « *d'harmonies anciennes* ». Le 29 mars 1945, un nouvel article dans le même journal salua, à propos de la parution de *La Diane française*, l'entente nouvelle « *étendue de la poétique à la vie* » qui réunissait « *Eluard, Picasso, Aragon* ». Là aussi, c'est le poète de l'amour souffrant qui retient Albert Béguin. Une dizaine de vers de ce « *merveilleux chef-d'œuvre* », « *Il n'y a pas d'amour heureux* », bouclent son article.

De son côté, Aragon suivait l'itinéraire de Béguin. Dans une de ses « *Chroniques du Bel Canto* », il lui reproche amicalement de ne citer de Nerval que les poèmes non politiques, laissant de côté toute l'œuvre de jeunesse¹. Albert Béguin répond à cette accusation dans un dialogue engagé avec Georges Mounin sur le thème de la poésie politique dans *Esprit* en juin 1949 : il invoque comme argument essentiel à l'éviction des poèmes politiques de Nerval « *leur navrante médiocrité poétique*² ». Cet article est pour Béguin l'occasion de s'exprimer sur les poèmes du *Nouveau Crève-Cœur* d'Aragon, paru en 1948. S'il reconnaît, de concert avec Georges Mounin, la très grande qualité de langage des poèmes "intimistes" (comme « *Maintenant que la jeunesse...* »), il constate que ce recueil trouve moins d'écho que l'ancien *Crève-Cœur*. L'unité de langage, qu'Aragon portait à son plus haut point dans *Les Yeux d'Elsa*, où les mêmes images, souligne Béguin, « *signifiaient à la fois l'amour d'Aragon, sa passion de la France et sa foi révolutionnaire* », cette unité n'est plus celle du *Nouveau Crève-Cœur* : « *Il y a deux volets distincts, là où jadis il y avait un seul chant, un seul monde de poésie confondant l'un et l'autre* ». C'est donc moins l'inspiration politique d'Aragon qu'il récuse, que les qualités proprement littéraires de son recueil.

1. Chronique parue dans *Europe*, n° 1, janvier 1946, qu'on peut lire aujourd'hui dans *Chroniques de la pluie et du beau temps* précédé de *Chroniques du Bel Canto*, Les Éditions Français Réunis, 1979, p. 9-19.

2. *Esprit*, juin 1949, p. 901.

La hauteur des vues d'Albert Béguin, à un moment où la guerre froide atteint des sommets d'animosité dans le monde intellectuel, sur un sujet aussi épineux que les rapports du politique et de la poésie, mérite d'être soulignée : sa parole est toujours juste, ses marques, qui ne varient pas, sont celles d'un critique littéraire véritablement libre.

À la mort de Bernanos en 1948, Albert Béguin, exécuteur testamentaire de l'écrivain catholique, se vit confier la gestion de ses écrits et de sa correspondance ; tous ses efforts tendront alors vers le rayonnement de cette œuvre littéraire. Néanmoins, Béguin ne cessa pas toute activité éditoriale, continuant la série des *Cahiers du Rhône* (où seront publiés en 1949 les *Dialogues des Carmélites* de Bernanos) ; à la même époque, il lançait la grande édition de l'œuvre de Balzac au Club Français du Livre. Chaque texte de cette collection était présenté par un écrivain contemporain. À cette occasion, Albert Béguin tenta de renouer avec Aragon, lui proposant de préfacier un de ces textes.

◆ 22 mai 1949 – Albert Béguin à Louis Aragon

XXIV

22 mai 1949
27 rue Jacob VI

Mon cher ami,

Merci de m'avoir envoyé votre premier quart de roman¹ "malgré" toutes sortes de choses qui, croyez-le, nous séparent moins que vous ne pensez. Je reviens d'une tournée de conférences en Espagne où, parlant du roman actuel, j'ai fait une grande place à Aurélien et aux Voyageurs de l'impériale, et je vous assure qu'à Barcelone surtout cela a réjoui des cœurs silencieux.

N'ai-je aucun espoir d'obtenir une préface de vous à un des romans de Balzac pour l'édition que je prépare ? Je vous avais écrit à ce sujet il y a quelque temps. J'aimerais beaucoup que vous acceptiez, à la fois parce que je tiens à ce que signifierait votre présence et à la fois parce que j'aimerais lire ce que vous avez à dire de Balzac.

*Répondez-moi en deux mots, vous seriez gentil,
et croyez à ma fidèle amitié,*

Albert Béguin

1. *Les Communistes*, février 1939 – septembre 1939, La Bibliothèque Française, mai 1949.

◆ 2 juin 1949 [lettre tapée à la machine sur papier à en-tête de *Ce Soir*]

XXV

Paris, le 2 juin 1949

Monsieur Albert BEGHIN [sic]
Les Galeteries
St MAUR – Indre –

Cher Albert Béghin [sic],

Merci de m'avoir écrit et merci de retrouver en Espagne ce qui fait notre profonde union. Malheureusement pour ce qui fait notre désunion ici en France, je ne suis pas tout à fait de votre avis : M^{me} Buber-Neumann préfacée par vous m'interdit, sans esprit de retour, de préfacier Balzac édité par vous.

Sans doute considérerez-vous ceci comme le fait de quelque esclavage de parti ; en réalité, ce n'est que l'expression du sentiment en moi essentiel d'indignation devant ce que je considère comme la main donnée à l'ennemi. Le malheur, je le sais, est qu'ici vous ne reconnaissez pas l'ennemi et que, par conséquent, le sachant, il y a des choses que je ne puis penser de vous, heureusement.

Mais l'ennemi n'en demeure pas moins l'ennemi. Les trotskistes du type Neumann sont pour moi des agents de la Gestapo, quoi que leurs veuves puissent après coup (elles qui ont été demander contre l'URSS l'appui de l'Ambassade d'Hitler à Moscou) venir raconter sur les hommes qui sont ceux de Stalingrad. Il ne m'est pas possible, à moi, d'oublier que dans la période de préparation de la guerre mondiale, Neumann était le complice des assassins de Kirov, un homme de la bande de terroristes qui agissaient pour détruire par avance ceux qui allaient devenir les hommes de Stalingrad.

Ce n'est pas en tant que communiste que je ne peux le pardonner : c'est en tant que Français. Et mes souvenirs de l'époque où il y avait entre nous, devant la Gestapo, une complicité sans nuage me rendent plus pénible, cher ami, votre terrible cécité.

Il est possible que vous considériez cette lettre comme intolérable, je le regretterais, mais j'ai l'habitude dans les rapports humains avec les gens que j'estime de n'avoir recours qu'à la franchise ; encore que plusieurs de vos amis

en pensent. Y résisterez-vous ? Tant pis si cela vous entraîne à me refuser la main. Je préfère cela au mensonge de politesse.

Aragon

La réponse d'Aragon signe la rupture définitive avec Albert Béguin. La collaboration entre les deux hommes ne survécut pas aux années de la guerre froide et du stalinisme. Quand bien même l'on s'efforce de ne pas condamner hâtivement l'homme, ni, à l'inverse, de le créditer trop massivement de l'admiration qu'on porte à l'écrivain, il est difficile de rester aujourd'hui indifférent à la réponse d'Aragon : la violence du ton nous met mal à l'aise, son injustice nous frappe... Dans cette unique lettre de notre corpus tapée à la machine, le nom d'Albert Béguin, comble de négligence, est écorché à deux reprises.

Cependant, lire cette lettre avec les connaissances historiques qu'impliquent quarante années de recul ne conduirait qu'à méconnaître les motifs de l'attitude de l'écrivain. Il est en effet nécessaire de replacer la réaction d'Aragon dans le contexte particulier des années 50, des convictions propres aux hommes communistes de l'époque, de leurs luttes et leurs erreurs... Mais une difficulté majeure se dresse ici : celle qui consiste à vouloir retracer en quelques lignes la situation socio-politique et culturelle de la France dans ces années d'extrêmes tensions politiques et idéologiques.

Je me contenterai de souligner que la violente réaction d'Aragon s'inscrit dans un moment où il est engagé dans un processus d'exclusion de la vie culturelle et politique française. La privation de ses droits civiques pour dix ans frappa l'écrivain en 1949 ; certes, elle intervint en septembre, tandis que la lettre à Béguin est de juin, mais cette peine – disproportionnée par rapport à l'acte d'accusation dirigé contre l'écrivain¹ – montre à quel point Aragon faisait alors figure de cible politique : cette peine radiait des listes électorales celui qui avait été célébré peu d'années auparavant comme le premier écrivain de la Résistance, elle ôtait au "Témoin des martyrs" le droit de témoigner en justice.

1. « *Le journal Ce Soir, qu'il dirige, a été poursuivi pour avoir dénoncé la sauvagerie de la répression contre les mineurs en grève. Une inexactitude de détail portant sur la composition d'une unité militaire employée à ces fins a servi de prétexte à une inculpation pour fausses nouvelles* » *Les Lettres françaises*, 15 septembre 1949, cité par *L'OP*, XI, p. 298 ; en 1948, Aragon fut très souvent cité en justice, en tant que directeur de *Ce Soir* : publication de fausses nouvelles relatives aux événements de Montceau-les-Mines (26/10/48), procès en diffamation intenté par le colonel Fleuret (29/10/48), condamnation par la dix-septième chambre correctionnelle de la Seine pour injures et diffamation à l'égard du commandant Bouchardon dans *Ce Soir* le 7 décembre 1947 (22/12/48). Sources : tables analytiques du *Monde* pour 1948. Ce type de procès était-il vraiment le lot de tous les directeurs de journaux ?

Ceci, lié à la situation internationale de conflits larvés ou déclarés, à la crainte devant l'imminence d'un cataclysme nucléaire, à la scission binaire du monde sur le plan politique, mais aussi culturel ¹, aux sentiments de guerre civile qui animaient les acteurs de l'époque, notamment les communistes, contribue à éclairer une perspective dans laquelle la réaction d'Aragon fait corps avec les représentations des hommes de sa "famille" politique.

Aragon retient essentiellement contre Béguin d'avoir édité et postfacé le livre de Margarete Buber-Neumann : *Déportée en Sibérie* (traduit de l'allemand par Anise Postel-Vinay) paru en 1949, dans la Série grise des *Cahiers du Rhône*. Rappelons que Margarete Buber-Neumann venait de déposer contre André Wurmser et Claude Morgan des *Lettres françaises* lors de l'interminable procès Kravchenko, qui s'ouvrit le 24 janvier 1949 et dura jusqu'au 10 avril ; comme d'autres, son témoignage d'ancienne déportée en Sibérie était venu corroborer à la barre la véracité du témoignage de Victor A. Kravchenko (*J'ai choisi la liberté*), qu'un article des *Lettres françaises*, on s'en souvient, accusait de ne pas être l'auteur de son livre. En qualité de directeur de *Ce Soir*, Aragon lui-même fut poursuivi en diffamation par Kravchenko en mars 1949.

L'allégeance de Kravchenko aux services secrets américains ne faisait aucun doute pour les communistes de l'époque. C'était un individu "louche", capable des pires dévoiements et longtemps après l'issue du procès – qu'il gagna – et les révélations du XX^e Congrès, son nom resta entaché d'un sceau d'infamie. Pour un communiste de 1949, Victor Kravchenko représentait la figure idéale de l'ennemi ; et au-delà, bien des non-communistes, à l'époque, se refusaient à croire qu'un système concentrationnaire analogue aux camps nazis pût exister en Union Soviétique.

Dans un numéro d'*Esprit* de mai 1949, Albert Béguin rendit compte de « La bonne affaire Kravchenko », insistant sur le fait que la personnalité même de l'accusateur portait témoignage contre le système soviétique et que cette mascarade de procès aurait comme conséquence une publicité inespérée pour un ouvrage fort médiocre. Les seuls moments, remarque Béguin, où la « comédie » s'interrompait, correspondirent à la déposition de Margarete Buber-Neumann.

Le destin exceptionnel de cette femme fut souvent ignoré des communistes de l'époque ², alors qu'elle avait été la compagne de Heinz Neumann, un des

1. C'était alors le règne des théories de Jdanov, dont Aragon se fit l'émissaire en France. Voir par exemple l'article « Jdanov et nous », *Les Lettres françaises*, n° 224, 9 septembre 1948, p. 1 et 5 (*L'OP*, XI, p. 241-249).

2. Voir Jeannine VERDÈS-LEROUX, *Au Service du Parti : Le Parti communiste, les intellectuels et la culture*, Fayard/Minuit, 1983, p. 51.

dirigeants du Parti Communiste Allemand. Avec Neumann, elle avait fui le nazisme jusqu'à Moscou, où, accusés d'agitation contre-révolutionnaire et de trotskisme, ils furent tous deux victimes des grandes purges de 1936-37. Heinz Neumann fut probablement assassiné en prison ; Margarete passa plusieurs années dans un camp sibérien avant d'être remise aux autorités allemandes, en mars 1940, et déportée à Ravensbrück. Elle retraça dans deux livres de témoignage son itinéraire, qui ne laissait pas d'être étonnant. Au premier, consacré à la déportation en Allemagne, elle devait ajouter en 1949, le souvenir de ses années de déportation en Sibérie.

La postface d'Albert Béguin, aujourd'hui encore, émeut par sa lucidité, sa sérénité et son humanisme ; tirant une leçon du récit de Margarete Buber-Neumann, lui-même exempt d'esprit pamphlétaire et accusateur, Béguin ne cherche pas à discréditer le communisme : « *On n'aura rien compris à un tel témoignage, si on en conclut qu'il faut conserver et défendre les sociétés établies dont la révolution marxiste attaque les bases* », précise-t-il à la fin de sa postface, avant de s'interroger sur la possibilité d'une révolution sociale qui ne préside pas à « *la formation d'un monde de bourreaux* ».

En regard de la modération de ton d'Albert Béguin dans cette postface, la véhémence des déclarations d'Aragon appelle quelques remarques. Sa lettre est l'expression d'une entière bonne foi et d'une conviction intime très forte : n'est-ce pas justement l'une des caractéristiques de l'intellectuel communiste des années 50 que la conviction militante l'emporte sur l'exigence de preuves et l'analyse des faits ?

En la matière, la conviction d'Aragon et des siens était que le « *centre terroriste trotskiste-zinovieviste*¹ » avait commandité en 1934 l'assassinat de Sergueï Kirov, le bien-aimé idéologue du Parti, en qui l'on voyait le successeur de Staline, et dont on sait aujourd'hui qu'il fut certainement liquidé sur son ordre. Partant, Neumann et sa femme, accusés de trotskisme par Staline, étaient directement responsables de la mort de Kirov. Sans l'ombre d'un doute, ils sont, aux yeux d'Aragon, les ennemis du grand peuple soviétique, qui représente, tient-il à préciser à deux reprises, celui des « *hommes de Stalingrad* », des héroïques vainqueurs d'Hitler qui ont fait basculer le sort de la guerre en 1942-43 et rendu l'espoir à la France occupée : c'est bien « *en tant que Français* » qu'Aragon entend s'exprimer.

Cette lettre tresse les deux fils de l'idéologie stalinienne des années 50 : dénonciation d'un ennemi indifférencié, fasciste ou trotskiste, et glorification de

1. Aragon, « Jdanov et nous », article cité.

l'URSS et du peuple soviétique¹. Mais quoique nous reconnaissons aujourd'hui, dans les propos de l'auteur des *Communistes*, cette « terrible cécité » qu'il dénonce chez Béguin, on ne peut mettre en doute la sincérité absolue de sa lettre, ni la lire sans la replacer dans un contexte aujourd'hui bien lointain.

Si l'année 1942, fut selon le mot d'Aragon, celle des « amitiés traversées » entre deux hommes d'exception (voir lettre XV), un triste constat s'impose : les années 50 furent celles des amitiés brisées.

1. Certes, bien des non-communistes partageaient à l'époque, quatre ans à peine après la Libération, l'admiration d'Aragon et des siens, pour le peuple soviétique.